This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

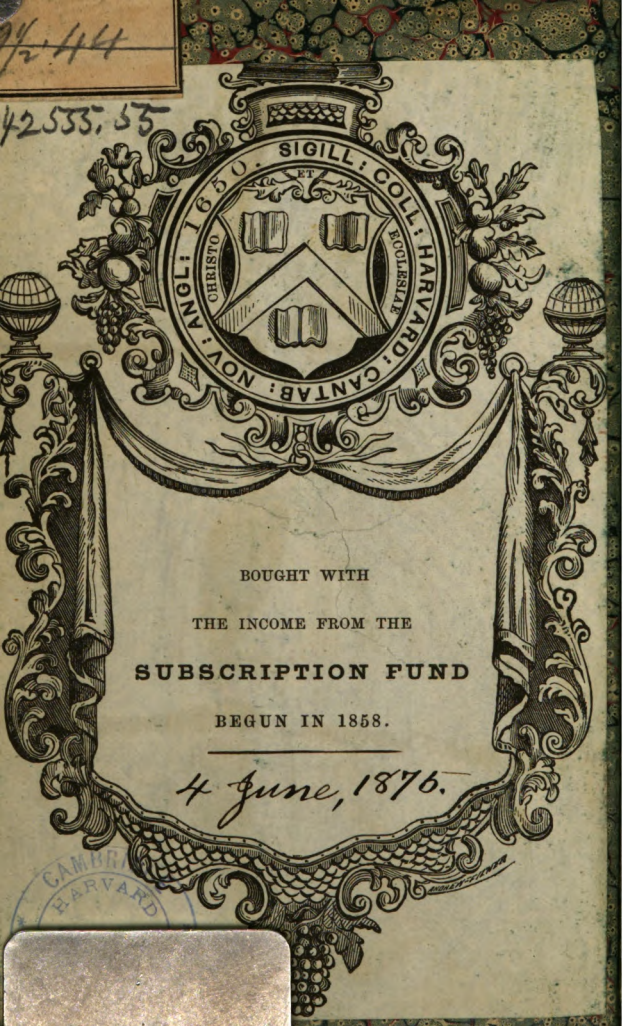
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN X8E6 F

Digitized by Google

94.44
42535.55



BOUGHT WITH

THE INCOME FROM THE

SUBSCRIPTION FUND

BEGUN IN 1858.

4 June, 1876.

CAMBRIDGE
HARVARD

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

POESIES

DE

MARC-MONNIER

Digitized by Google

Il a été tiré :

10 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 10).
100 — sur papier vergé (nos 10 à 110).

Imprimé à Paris, par D. Jouaust.

Digitized by Google

POÉSIES

DE

MARC-MONNIER

Amoureuses — Campagnardes
Musiques — Voyageuses — Parisiennes
Allemandes — Napolitaines
Aux unes et aux autres — Les Morts

GENÈVE
S. JOLIMAY-DESROGIS
Rue du Rhône, 13

PARIS
ALPHONSE LEMERRE
Passage Choiseul, 47

M.DCCC.LXXII

Digitized by Google

42555, 55

1875, June 4.
Subscription Fund.

Digitized by Google

PRÉFACE

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE

Cartigny, 7 août 1871.

I

En ces jours de deuils et de crimes,
Encor des rayons, des parfums,
Et des guitares et des rimes?

Mais où sont les printemps défunts?

Croit-on que notre âme avilie
Ait déjà cessé de souffrir,
Qu'elle pardonne ou qu'elle oublie?

— Non, mais d'abord il faut guérir.

Digitized by Google

Et, pour guérir, qu'on se repose
Dans le bois plein d'ombre et de fleurs
Qui nous parle un peu d'autre chose,

Et nous berce un temps nos douleurs.

II

Dans les belles saisons passées
J'eus trois amis d'esprit divers.
Ils m'ont confié leurs pensées,
Que j'ai tâché de mettre en vers...

L'un, front pâle et blond qui s'incline,
Est né dans les brumes du Rhin.
L'autre, au soleil de Mergelline :
Son cœur bat comme un tambourin.

La Suisse a produit le troisième,
Calme et simple enfant des hivers.
Voilà les trois amis que j'aime
Et qui sont d'esprit si divers :

Digitized by Google

L'un philosophe, l'autre artiste,
Le troisième un peu fainéant;
L'un chrétien, l'autre panthéiste,
Le troisième un peu mécréant.

De tous les trois est ce volume
Écrit par moi, vécu par eux...
Or, pendant que trottait ma plume,
Tous les trois étaient amoureux.

II

En parlant de sa bien-aimée,
L'un me disait avec émoi :
« Sa porte alors était fermée
Et ne s'entr'ouvrait que pour moi

« Je venais dans la saison verte
Le cœur gonflé d'illusions,
Et près de la fenêtre ouverte
Seuls jusqu'à la nuit nous causions.

Digitized by Google

« Puis je m'en allais sans rien dire,
N'osant que lui serrer la main;
J'emportais avec son sourire
Du bonheur jusqu'au lendemain.

« Je voulais qu'elle pût sans crainte
Prier devant son crucifix,
Avouer notre amitié sainte,
Embrasser devant moi son fils.

« Un soir, nous écoutions ensemble
Un bruit de vent, d'aile ou de fleur...
Elle saisit ma main, qui tremble
Encore... et la mit sur son cœur.

« Hélas! qu'elle était douce et belle
En ce premier trouble ingénu!...
Je m'en allai, plus ému qu'elle,
Et je ne suis pas revenu.

« Oh! ce fut un triste courage.
J'en ai pleuré, j'en ai rougi;
J'ai senti la honte et la rage,
Le remords d'avoir bien agi.

Digitized by Google

« J'ai souffert un ennui sans borne,
Un tourment pire que la faim
Dans un désert plus vide et morne
Que la tombe. — Une nuit enfin

« Je la revis dans une fête,
Parmi vingt groupes inclinés ;
Elle passa, tournant la tête, —
Et son amant me rit au nez. »

IV

Ma seconde histoire, — « on en pleure,
Dit Heine, en deux le cœur se fend »,—
Pourtant elle arrive à toute heure :
Un enfant aimait une enfant.

Non loin d'elle achevait de vivre
Un vieillard brumeux, pluvieux,
Neigeux, glacé : brouillard et givre.
L'enfant ne pensait guère au vieux.

Digitized by Google

Il pensait à la bien-aimée,
Et ses amis n'en savaient rien.
Jamais il ne l'avait nommée,
Il gardait en lui tout son bien.

C'était à l'heure où tout repose,
Qu'à l'abri du monde moqueur,
Seul, bien seul, en sa chambre close,
Il sortait ce nom de son cœur.

La vierge avec indifférence
Berçait d'un regard négligent
Cet amour ivre d'espérance...
Le vieux avait beaucoup d'argent.

Mais l'enfant, n'ayant que lui-même,
Et pas un champ où moissonner,
Voulut ce qu'on veut quand on aime,
Se faire grand pour se donner

Il partit pour le vaste monde,
Tenta d'héroïques efforts,
Et, n'ayant en main que sa fronde,
Osa défier les plus forts.

Digitized by Google

Nul gladiateur n'eût à Rome
Bravé combats si hasardeux
D'un cœur si hautain. — Le vieux homme
Fit à la belle un signe ou deux...

Si bien qu'après des maux sans nombre,
Des luttes sans fin, — quand l'enfant
Fut un homme et sortit de l'ombre;
Quand il s'en revint triomphant,

N'ayant pas l'âge où l'on oublie,
Offrir à la vierge aux doux yeux
Un beau nom qui l'eût anoblie...
Elle était la femme du vieux.

V

La troisième histoire m'effraie,
Tant elle est peu de notre temps,
Stupide, incroyable, mais vraie.
Ensemble ils avaient quarante ans.

Digitized by Google

Le jeune homme et la jeune fille
Les soirs d'hiver à la maison
Causaient près du feu qui pétille;
Il l'aima dès la fenaison,

Aux moissons il fut aimé d'elle,
Aux vendanges on les unit.
Depuis lors les battements d'aile
N'ont jamais cessé dans leur nid.

VI

J'écrivis donc sous leur dictée
L'histoire de ces trois garçons.
Ils me l'ont tant de fois chantée
Que j'ai retenu leurs chansons.

Ces trois secrets, je vous les livre
Pêle-mêle ici déposés
Entre les feuillets de mon livre..
Maintenant, prenez et lisez!

Digitized by Google

AMOUREUSES

Digitized by Google

Digitized by Google

AMOUREUSES

Je connais deux amours : l'un suave et léger
Que nous fait respirer chastement un bon ange,
Et l'autre qu'un démon nous invite à manger.
Le premier, c'est la fleur, et l'autre, c'est l'orange...
Qu'aimez-vous mieux, l'orange ou la fleur d'oranger?
Le parfum délicat ou la saveur étrange?
Pour moi, novice encor dans les choses du cœur,
J'aimerais mieux le fruit... s'il promettait la fleur.

Digitized by Google

II

Je veux garder en moi mon extase éternelle,
L'éteindre en ta présence ou du moins l'assoupir;
Je veux que mon amour te couvre de son aile
Comme un ange inconnu retenant son soupir.

Je veux prendre ta main dans ma main fraternelle
Sans la presser jamais, sans jamais en frémir,
Adorer ta bonté sans espérer en elle,
Veiller pour toi dans l'ombre et te laisser dormir.

Ainsi ta vie heureuse emportera ma vie,
Ainsi jusqu'à la fin mon cœur t'aura suivie,
Invisible et présent, sans effleurer le tien;

Ainsi, caché dans l'air que ta bouche respire,
Je t'aurai tout donné sans te demander rien...
Je veux... hélas! je t'aime et n'ose te le dire!

Digitized by Google

III

Bonsoir, Madeleine.
Tu dors chastement
Dans ton nid charmant
D'humble châtelaine.

La brise, endormant
Le lac et la plaine,
Les berce un moment
De sa cantilène.

Enfin la nuit pleine
De recueillement
Retient son haleine,

Et moi doucement
Je dis en t'aimant :
Bonsoir, Madeleine.

Digitized by Google

IV

Si je vous aimais bien, vous pourriez à merveille
Me détester, Madame, et m'abreuver de fiel,
Vous sauver quand j'arrive ou regarder le ciel,
Et quand je parle ici prêter là-bas l'oreille,

Causer quand je me tais, dormir quand je m'éveille,
Me narguer en parlant des sots au pluriel,
Voltiger, bourdonner comme une folle abeille
Gardant pour moi son dard et pour d'autres son miel...

Sourire à votre chien lorsque je vous regarde,
Emporter ma jeunesse et n'y point prendre garde,
Fouler aux pieds ma vie attachée à vos pas...

Si je vous aimais bien, ma belle enchanteresse
Vous me rendriez fou par vos airs de tigresse...
Mais soyez donc aimable : on ne vous aime pas!

Digitized by Google

V

J'aime en elle, et d'amour mon âme en est remplie,
Ce voile impénétrable, invisible et charmant,
Dont elle se revêt tout entière en dormant,
Et dont sa beauté même est encore embellie;

Ce réveil étonné du cœur, ce battement
Confus, plein d'espérance et de mélancolie,
Et qui lui fait aimer, farouche et recueillie,
Le silence inquiet de son isolement.

Chasteté se gardant pour l'amour qu'elle ignore,
Parfum que l'âme en fleur contient avant d'éclore,
Doux comme une promesse et sacré comme un vœu;

Virginité si chère au ciel et sainte au monde
Que, si par un miracle elle devient féconde,
L'enfant qu'elle a porté ne peut être qu'un dieu.

Digitized by Google

VI

Oh! si je l'aime tant, c'est qu'elle m'apparaît
Meilleure que ne fut mon rêve ou ma chimère
Et je peux sans rougir la montrer à ma mère,
Qui me l'aurait choisie et me la donnerait.

C'est que son cœur n'a point à cacher de secret,
C'est qu'il est chaste et doux, sans honte et sans colère,
Que rien ne peut troubler cette onde calme et claire,
Ni l'ombre d'un remords ni le pli d'un regret;

C'est que son innocence a la beauté qui dure,
Que depuis le berceau toujours elle fut pure,
Qu'elle sera toujours pure jusqu'au linceul,

Et qu'on est bien heureux quand on trouve en sa route
Une âme qui, venant à vous, se livre toute,
Et qu'on est le premier, et qu'on sera le seul.

Digitized by Google

VII

Parfois ton âme, enfant, échappe à ma tendresse,
Ton front pâli se voile et paraît se flétrir;
Tu me caches un mal que je ne peux guérir,
Ma main ne te sent plus dans ta main qu'elle presse.

Oh ! ne sois plus ainsi ! L'amour n'est pas l'ivresse
De ces moments d'extase où l'on voudrait mourir,
C'est l'hymen où deux cœurs sont réunis sans cesse
Pour être plus heureux ensemble ou moins souffrir

Alors on ouvre à deux ce feuillet que tu ploies,
On partage sa peine et l'on s'en fait deux joies,
On n'a qu'un rêve au monde, et le monde en est plein..

Dis-moi donc tout ! Reviens, chère âme fugitive !
Je ne veux pas, vois-tu, qu'une larme furtive
S'échappe de tes yeux sans tomber sur mon sein.

Digitized by Google

VIII

C'est un soir de fête, ils sont bien heureux
Sans qu'on les retienne et qu'on les en blâme :
Une dame chante, un monsieur déclame,
Le public distrait bourdonne autour d'eux.

Mais un air de valse enfin les réclame;
Les couples galants s'en vont deux à deux :
Folie où sans trouble on fait l'amoureux,
Où, le diable au corps, on a froid dans l'âme.

Ils sont bien heureux! Je ne sais comment
La nuit sous leurs pieds s'enfuit si gaîment,
Tandis que sur moi se traînent les heures.

Ils sont bien heureux, je ne sais de quoi..
Je sais qu'à présent tu souffres, tu pleures,
Et que je voudrais pleurer près de toi.

Digitized by Google

IX

Je t'attendais hier, et tu n'es pas venue.
Vingt fois, croyant ouïr un léger frôlement,
J'ai bondi vers la porte, hélas! — et tristement
J'ai regagné sans toi la maussade avenue.

Pourquoi n'es-tu pas là, méchante, en ce moment?
La brise tiède aux cieux tremble de nue en nue,
Et ce beau soir d'été verse amoureusement
Dans mon cœur plein de toi sa langueur bien connue.

Ils sont tous au salon; nous au jardin loin d'eux,
L'un sur l'autre appuyés, nous serions là, nous deux,
A nous dire tout bas ce qu'on dit quand on aime...

Mais sans toi j'ai dans l'âme un douloureux souci,
Et seul, et deux fois seul, ce qui me manque ici,
C'est toi, mais ce n'est pas rien que toi, c'est moi-même.

Digitized by Google

X

Je t'aime moins, dis-tu? — Chère et pauvre insensée,
Si n'avoir que toi seule à prier, à bénir,
Te donner chaque soir mon dernier souvenir,
Comme chaque matin ma première pensée;

Dans une vie à deux qui ne doit pas finir,
T'appeler à genoux comme ma fiancée;
Désirer que chaque heure ensemble dépensée
Se prolonge ou renaisse et soit tout l'avenir;

Ne vouloir qu'un chemin solitaire où tu viennes
Réchauffer doucement tes deux mains dans les miennes,
Où loin du monde on puisse à jamais s'enfermer;

Faire de toi mon seul orgueil, ma seule envie,
Et sentir par ton cœur et vivre de ta vie... —
Comment t'aimais-je donc, si c'est là moins aimer?

Digitized by Google

XI

Vous dont le cœur au mien se lie
Déjà par de si doux secrets,
Si vous deviez me fuir après,
Rire de ma mélancolie,

Me fermer vos bras sans regrets,
Changer de rêve et de folie,
M'oublier comme tout s'oublie,
Et n'aimer plus, — je vous dirais :

Adieu, fuyez-moi, je demeure;
Adieu, raillez-moi, je vous pleure;
Fermez vos bras, j'ouvre les miens;

Changez, moi je reste le même;
Oubliez, moi je me souviens;
Et ne m'aimez plus, — moi je t'aime.

Digitized by Google

XII

A vous des vers? — Quelle folie,
Quel danger vous allez cherchant!
N'êtes-vous pas assez jolie?
Cet air doux, fier, humble et méchant,

Cet esprit qui part en plein champ,
Va, revient, se cabre et se plie,
Avez-vous besoin que mon chant
Les reflète et les multiplie?

La poésie est un beau jeu,
Mais on y joue avec le feu,
On y brave un péril extrême,

On finit par s'y consumer.
Nul ne peut chanter sans aimer :
Vous voulez donc que je vous aime?

Digitized by Google

XIII

Soyons heureux, veux-tu? Plus de folle contrainte!
Que notre jeune amour un moment obscurci
Se ranime entre nous dans une douce étreinte,
Et quand je te dis : Viens! — Réponds-moi : Me voici

Oh! c'est si bon, la foi, quand elle est pleine et sainte!
Si bon de vivre ensemble et de n'avoir souci
Que d'être l'un à l'autre, et de marcher sans crainte
L'un sur l'autre appuyés, et de s'aimer ainsi!

Laisse entrer le soleil en ouvrant ta fenêtre;
Laisse, en ouvrant ton cœur, y chanter les amours...
Nous avons devant nous tant de printemps à naître!

Sans compter les mauvais, saluons les beaux jours;
Et, sans nous demander ce que demain peut être,
Aimons-nous en croyant que ce sera toujours!

Digitized by Google

XIV

Nous revenions à pied, et sa mère à pas lents
Suivait de loin. La lune avec ses rayons blancs
Formait comme une immense et splendide avalanche
Qui croulait, inondant la rue et le jardin.
La jeune fille avait déganté sa main blanche;
Je la pris par hasard et la gardai. Soudain,
Tout à la fois, le quai, la mer, la promenade,
Disparut, ou plutôt changea. Je me trouvai
Dans une Suisse étrange où s'élevait Grenade,
Au bord d'un lac, au pied de l'Alhambra rêvé.
Ce qui m'avait charmé dans mes courses nombreuses,
Les grands ciels éclatants, les montagnes ombreuses,
S'entassait pêle-mêle en un vaste tableau.
Des forêts de sapins étendaient leurs ramures,
Qui pendaient en festons chargés de grappes mûres,
Des citronniers en fleurs balançaient leurs murmures,
Un saule se penchait échevelé sur l'eau.
Mes amis les plus chers, que jamais Dieu n'assemble,
Pour la première fois étaient là tous ensemble.

Digitized by Google

Une femme venait, en rougissant d'émoi, —
C'était elle, — à celui qu'elle aimait, — c'était moi!
J'étais comme ravi dans un palais de fée
Et j'habitais en rêve un monde surhumain...
Quand tout à coup :

« Merci, vous m'avez réchauffée,
Adieu, monsieur », dit-elle en retirant sa main;
Puis elle disparut.

Je vis tourner sa porte,
Et la rue était vide, et la lune était morte.

XV

Je regardai derrière moi
Si jamais j'ai vécu sans toi,
Et n'y pus voir aucune chose,
Si ce n'est, au fond d'un passé
Déjà terni, presque effacé,
Un berceau sous un rideau rose.

Digitized by Google

Puis je regardai devant moi
Si jamais je vivrai sans toi,
Et n'y pus voir aucune chose,
Si ce n'est, dans cet avenir
Où l'on dit que tout doit finir,
Un tertre avec sa croix morose.

Mais, du rideau rose à la croix,
C'est toi seule, enfant, que je vois,
Toi que je sens vivre en moi-même,
Qui m'as ému, qui m'as charmé
Sans le savoir, toi que j'aimai,
Toi que j'aimerai, toi que j'aime.

XVI

Je suis dans la campagne, et les vents frais et doux
Frôlent d'un bruit léger le buisson qui frissonne.
Si je m'en vais si loin, c'est pour ne voir personne,
Et si je m'en vais seul, c'est pour être avec vous.

Digitized by Google

Est-ce au fond du jardin que vous êtes assise,
Sur la pierre où j'irai m'asseoir à mon retour,
A cette heure où l'on aime, et tandis que le jour
Retire lentement sa lumière indécise ?
La nuit va dénouer son large manteau noir,
Qu'elle jette en tremblant sur la pâleur du soir...
Et je bénis cent fois cette nuit calme et sombre
Qui, de près ou de loin, nous unit ici-bas,
Et qui, discrètement se voilant de son ombre,
Nous rend plus seuls et ne voit pas.
Car c'est toujours à toi que va ma rêverie;
Je pense que peut-être, à ce moment d'aimer,
Tu laisses de tes mains tomber ta broderie
Et tes paupières se fermer,
Qu'avec moi tu bénis cette nuit caressante,
Que tu m'attends encore à l'heure où je venais,
Ou que tu viens à moi toi-même, chère absente,
Pour écouter ces vers où tu me reconnais...
Si nous sommes ensemble à cette heure amoureuse,
Et que de loin ton cœur palpite avec le mien,
La distance, et les mers, et les monts, ne font rien...
Je sens à mon bonheur que tu dois être heureuse.

Digitized by Google

XVII

Avant toi ma vie était douce,
Calme et pareille au lit de mousse
D'un ruisselet.
Je regardais passer la foule
Et je dormais sur l'eau qui roule,
Et l'eau roulait.

A l'abri, qu'il fît clair ou sombre,
Sous les buissons, la tête à l'ombre
Quand je dormais,
J'étais heureux, toujours en fête,
Insoucieux de la tempête,
Et je m'aimais.

Les chagrins d'une âme angoissée
Étaient trop loin de ma pensée
Pour l'effleurer :

Digitized by Google

J'ignorais ces mélancolies
Qui font pâlir, et ces folies
Qui font pleurer.

J'ignorais cet amour qui change
A chaque instant, bonheur étrange
Et mensonger,
Ces désolations amères
Où la plus vaine des chimères
Peut nous plonger ;

De quelle horrible jalousie
Un caprice, une fantaisie,
Nous fait souffrir ;
Combien la foi qui nous résiste
Abat notre âme et la rend triste
Jusqu'à mourir..

Heureux temps ! Étoiles amies
Veillant les plaines endormies,
Cieux doux et clairs,
Placidité des eaux dormantes...
Mais que j'aime mieux nos tourmentes
Et nos éclairs !...

Digitized by Google

XVIII

En souriant je me rappelle
La noce où nous étions priés.
La foule encombrait la chapelle
Où paradaient les mariés.

Déjà vous m'étiez douce et chère
L'officiant, un grand garçon,
Débitait du haut de la chaire
Indifféremment sa leçon.

Ce prêtre, avec sa litanie,
Semblait à la foule étranger,
L'église à la cérémonie,
L'habit noir aux fleurs d'oranger.

Pas un soupir, une caresse,
Un regard entre les époux,
Pas même un frisson de tendresse...
Je me sentais seul avec vous.

Digitized by Google

A l'écart, près de la fenêtre,
Nous étions ensemble, — et, qui sait ?
Plus heureux, plus bénis peut-être
Que les heureux qu'on bénissait.

Je vous prenais pour fiancée,
Je voulais tomber à genoux,
Et je disais en ma pensée
Que les mariés, c'était nous.

XIX

Hélas ! il le faut bien. Je vais parfois chez elle,
Et je revois, la nuit, ses balcons étoilés.
Elle est femme, elle est mère, on la dit toujours belle;
Elle a sa bouche rose et ses longs yeux voilés,

Son rire étincelant et ses grands airs de reine,
Son regard qui vous brûle et ne vous répond pas,
Et ses pieds si petits qu'un seul brin d'herbe à peine
S'incline aux prés touffus sous chacun de ses pas;

Digitized by Google

Sa pudeur qui l'emporte, en la voilant d'une aile,
Comme en un monde à part austèrement fermé,
Et tout ce qui tenait mes yeux noyés en elle,
Et tout ce que j'aimais du temps que je l'aimai.

Mais maintenant elle est pour moi comme effacée,
Mes pas vers sa maison marchent irrésolus;
Si parfois dans sa main je tiens ma main glacée,
Mon amour d'autrefois ne la reconnaît plus.

Je m'arrête auprès d'elle avec indifférence,
Car elle n'a plus rien de mon ange envolé,
Et je sens qu'elle est morte avec cette espérance,
Dont je porte en mon cœur le deuil inconsolé.

XX

Elle est morte. On la dit ravie
Par un triste vieillard qui doit,
L'attachant bientôt à sa vie,
Lui mettre un chaînon d'or au doigt;

Digitized by Google

Mais elle est morte, et je la pleure,
Pour jamais je lui dis adieu ;
Celui qui l'a prise avant l'heure,
Ce n'est point un vieillard, c'est Dieu.

Elle est morte avant la souillure,
Avant la honte, et l'oranger
Peut sur sa brune chevelure
En flocons odorants neiger.

Laissant en mon sein derrière elle
Un douloureux déchirement,
Elle a mis son cou sous son aile,
Puis est retombée en dormant.

L'épouse qu'au temple on escorte
En foule et qu'on célèbre en chœur
N'est point elle, car elle est morte,
Je la sens morte dans mon cœur.

Vous chercheriez en vain sa pierre,
Au cimetière elle n'est pas ;
Seul je lui fermai la paupière,
Seul je l'emportai dans mes bras,

Digitized by Google

Et pour moi seul je l'ai couchée
Sous un chêne, au bord de la mer.
Là, seul et la tête penchée,
J'irai porter mon deuil amer,

Et pour la vierge sur la mousse
Le chêne et l'eau se renverront
Leur plainte éternellement douce,
Baignant ses pieds, baisant son front...

Digitized by Google

CAMPAGNARDES

Digitized by Google

Digitized by Google

CAMPAGNARDES

En la saison d'aimer

En la saison d'aimer, par les monts, par la plaine,
Au hasard, à grands pas, qu'il fait bon de courir!
Alors tout ce qu'on voit germer, briller, fleurir,
La maison, le jardin, corbeille ouverte et pleine,

Le long sentier pour deux qui va s'amoindrissant
Sous l'ombrage où, furtif, il veut cacher sa fuite;
La nue et le vent frais qui court à sa poursuite
Et d'un souffle amoureux la froisse en l'embrassant;

Digitized by Google

Les palpitations de l'eau qui s'abandonne
Au ciel bleu, son amant; l'odorante chaleur
Des foins déjà coupés et des blés presque en fleur,
Les bruits dont l'air susurre et dont l'écho bourdonne,

Les oiseaux dans l'air libre essayant leur essor
Avant de s'embarquer pour de lointains voyages,
Les caprices du vent, du soleil, des nuages,
Secouant sur la plaine un manteau noir et or;

Les grands bois entonnant leurs grandes symphonies
Et soulevant sur nous leurs feuillages houleux,
Les ombres, les vapeurs des larges lointains bleus,
Tous ces rayonnements, toutes ces harmonies,

Toutes ces voluptés, l'air des cieux, le grand jour,
Le vrai monde, plus beau que le pays des fées...
Tout cela, tout à coup, à la fois, par bouffées,
Vient inonder mon âme et s'y change en amour.

Digitized by Google

Près de l'eau

Si le bon Dieu veut que je meure
Avant de m'avoir fait souffrir,
Un matin d'avril, avant l'heure
Où l'on est digne de mourir,

Je voudrais fermer ma paupière
Ici, près de l'eau. Je voudrais
Pour sépulcre une blanche pierre,
Et de blancs rosiers pour cyprès.

Digitized by Google

Pas de mots graves ou moroses
Sur mon tombeau sans appareil..
Non, rien que l'ombre de ces roses
Inscrite par un beau soleil.

Je veux, pour qu'un rêve m'enchante
Auprès de mon second berceau,
Une voix qui prie ou qui chante,
Une voix d'enfant ou d'oiseau.

Oh, n'attristez jamais les tombes!
Les tombes sont les nids joyeux
D'où nos âmes, blanches colombes,
Doucement s'envolent aux cieux.

Digitized by Google

Le Matin

Je lisais les récits des révolutions.
Je voyais s'agiter autour des questions
Qu'un sabre ensanglanté décide
Ces princes paternels qui mitraillent leurs fils,
Ces peuples fraternels réclamant à grands cris
La liberté du fratricide.

Et je levai les yeux... Tout semblait calme et pur :
Le soleil du matin dénouait dans l'azur
Sa longue chevelure blonde;
On n'entendait au loin nulle brise frémir,
Et la sérénité des cieux semblait dormir
Dans la limpidité de l'onde.

Digitized by Google

Temps lourd

Il s'amasse un nuage morne
Qui dans les cieux s'appesantit,
Et, plus épais, s'étend sans borne
A l'horizon qu'il engloutit.

L'air brûle ainsi qu'une fournaise,
Nul vent ne frémit dans les blés,
Tout est mort, et le ciel gris pèse,
Plombe sur les flots accablés.

Mais pour moi, qui vis en moi-même
Comme au fond d'un monde ignoré,
Seul avec une enfant qui m'aime,
Et qui jamais n'en a pleuré...

Digitized by Google

Pour moi le ciel aux teintes grises
Se revêt d'ardentes couleurs,
Et le souffle odorant des brises
Y répand les âmes des fleurs.

Digitized by Google

Dimanche

Ce matin le soleil a dit à notre monde :
C'est aujourd'hui dimanche, — et, pour fêter mon Dieu,
Je veux pencher sur toi ma clarté qui t'inonde
Et de mes rayons d'or baigner mon palais bleu.

Il dit, et dans le ciel il monta, solitaire,
Traînant au loin les plis de son manteau vermeil ;
Il inclina son front sur la terre, et la terre
S'épanouit féconde au baiser du soleil.

Les épis se dressaient sur leur tige robuste,
La brise en les frôlant faisait trembler les eaux,
Des écharpes de fleurs flottaient à chaque arbuste
Et les bois éclataient en fanfares d'oiseaux.

Digitized by Google

Et la nature ainsi, sereine et parfumée,
S'est remise au labeur dès que le jour a lui;
Active, elle accomplit sa tâche accoutumée
Et fête un Dieu qu'elle aime en travaillant pour lui.

Digitized by Google

Intérieur

Je ne sais quel esprit malin
Veut qu'aujourd'hui mon œil pénètre
Dans le moulin par la fenêtre.
Que se passe-t-il au moulin ?

Déjà la roue est arrêtée,
On n'entend plus que le ruisseau ;
La chambre est close, et le berceau
Tout préparé pour la nuitée.

La meunière y va déposer
Son enfant à blonde crinière,
Ce bel enfant que la meunière
Endort avec un gros baiser.

Digitized by Google

Avant qu'il dorme et qu'on le veille,
Il veut prier, il a raison.
La mère dit son oraison,
Que l'enfant répète à merveille.

Les deux mains jointes, à genoux
Devant le berceau, la meunière
Est si fervente en sa prière,
Son cœur ému si loin de nous,

Sur son bambin, comme Marie,
Si chaste, elle baisse les yeux,
Que l'humble mère au front pieux
Semble prier l'enfant qui prie.

Digitized by Google

Sur la Montagne

QUAND seul aux monts je vais errant,
Parfois un sombre ennui me prend,
Un froid me glace;
Désert et morne est mon sentier;
Je ne sens plus mon cœur entier
Battre à sa place.

Je cherche alors avec émoi
Tout ce que j'ai laissé de moi
Et de ma vie
Dans les chemins où j'ai passé,
Sur la montagne au front glacé
Que j'ai gravie.

Digitized by Google

Alors, accourant à ma voix,
Avec les dépouilles des bois
Que le vent roule,
Je vois mes bien-aimés épars
Venir à moi de toutes parts,
Venir en foule.

Leur essaim nombreux se répand
Sur la montagne, en s'y groupant
A l'aventure :
Les voilà, nombreux et charmés,
Nageant dans tes flots embaumés,
Grande nature!

Les voilà, surpris et joyeux,
Embrassant la terre à leurs yeux
Épanouie;
Mais le passant ne les voit pas,
Et, me croyant seul, dit tout bas :
Comme il s'ennuie!

Digitized by Google

Histoire de deux vieux

Autrefois, — il n'avait que vingt ans, elle dix ;
Elle était trop petite, et lui trop jeune encore.
On ne vieillissait pas si vite au temps jadis,
Et l'on n'arrivait pas au jour avant l'aurore.

Mais plus tard, l'un sur l'autre ayant jeté les yeux,
Quand elle eut ses vingt ans et quand il en eut trente,
Elle se dit tout bas : « Hélas ! qu'il est donc vieux ! »
Et passa devant lui d'une âme indifférente.

Il s'écoula dix ans encor, dix ans d'ennui,
Où chaque lendemain ressemblait à la veille,
Si bien que, la voyant par hasard, ce fut lui
Qui se dit à son tour : « Hélas ! qu'elle est donc vieille ! »

Digitized by Google

Cependant bien des fois, quand aux doux soirs d'avril
Le cœur, sans tambourin, danse la tarentelle :
« Pourquoi ne m'a-t-on pas aimé? » se disait-il;
« Pourquoi n'ai-je donc pas aimé? » se disait-elle.

Ils disent maintenant que, chargés de regrets,
Ils traînent tristement la vieillesse morose :
« Enfants, il faut manger son pain quand il est frais,
Il faut cueillir, enfants, la fleur quand elle est rose. »

Digitized by Google

Clair de lune

Aucun bruit du vallon mort
Ne s'élance;
Flots et vents, tout fait silence,
La nuit dort.

Mais il naît sur le Salève
Un point blanc,
Qui d'abord fléchit, tremblant,
Puis s'élève,

Couvre les monts de glaciers,
D'avalanches,
Et descend en vagues blanches
A nos pieds.

Digitized by Google

Mille essaims légers et frêles,
En nageant
Dans l'air bleu sèment l'argent
De leurs ailes.

Les voilà, sylphes trompeurs,
Dans la plaine,
Exhalant leur tiède haleine
En vapeurs,

Blanchissant les moissons blondes,
Les prés verts,
Secouant de blancs éclairs
Sur les ondes.

Pour guetter les doux secrets
Des veillées,
Ils écartent les feuillées
Des forêts;

Et dans l'ombre insinuées,
Sous nos toits,
Sur nos fronts neigent parfois
Leurs nuées.

Digitized by Google

Tout alors semble vivant,
Tout remue,
L'air s'anime, et l'onde émue
Tremble au vent.

De la plaine au vieux Salève,
Mollement
La nuit dort, mais en dormant
La nuit rêve.

Digitized by Google

La Colombe

Savez-vous pourquoi j'aime la colombe?
C'est que le bonheur n'est point aux sommets
Plus on veut monter, plus bas on retombe,
Et qui va trop loin ne revient jamais.

En son vol ardent plus d'un, suivant l'aigle,
Court de monde en monde à pas surhumains,
Tandis qu'en la plaine un enfant espiègle
Tend plus près de Dieu ses petites mains.

Dieu n'est point au ciel où le vent emporte
Tant de cris ardents et de vœux déçus,
Il est près de vous, il est à la porte
Que Marthe et Marie ouvraient à Jésus.

Digitized by Google

Chez le pauvre monde offrant son eau fraîche,
Parmi les pêcheurs venus par milliers,
Il est dans l'étable, il est dans la crèche,
Sous les mufles chauds des bœufs familiers.

Aussi, douce et belle entre les plus belles,
J'aime la colombe, et Dieu la bénit.
Elle ne sait pas, bien qu'elle ait des ailes,
Monter dans les cieux plus haut que son nid.

Digitized by Google

L'Ami qui me plaît tant

L'AMI qui me plaît tant
Se promène en chantant
D'une voix cristalline,
Et, joyeux troubadour,
Il descend nuit et jour
Du haut de la colline.

Parfois d'un œil errant
Je le suis en courant,
Tant sa fuite est rapide,
Et nous chantons en chœur,
Et je revois mon cœur
Dans sa gaîté limpide

Digitized by Google

Son parler est si frais
Que je l'écouterais
De l'aube à la veillée,
Et que la brise au bois,
Pour imiter sa voix,
Fait trembler la feuillée.

Les jours d'hiver il dort
Comme un chevalier mort
Sous une épaisse armure,
Mais, vienne son réveil,
Comme il rit au soleil
Et bondit et murmure !

L'ami qui me plaît tant
Raille, libre et content,
Nos poëtes moroses,
Et dit les mêmes airs
Sous les rochers déserts
Et les buissons de roses.

Comme hier, aujourd'hui
Il s'en va devant lui
Sans peur et sans reproche,

Digitized by Google

Il insulte à la mort,
D'autant plus fier et fort
Que plus il en approche.

L'ami qui tant me plaît
Est l'humble ruisselet
Où l'agnelet s'abreuve,
Et qui va sans chagrin
Noyer son gai refrain
Dans l'hymne du grand fleuve.

Digitized by Google

L'Arbre de Noël

Ce soir-là notre cœur était jeune et léger.
Nous nous tenions ensemble aux portes de la chambre
Où l'arbre de Noël, qui fleurit en décembre,
Attendait les heureux qu'il devait ombrager.

C'était un vieux sapin de haute et forte race.
Il allait nous montrer ses vingt bras étendus,
Tout chargés de flambeaux, de fruits non défendus,
Et de présents nombreux offerts de bonne grâce.

Quand la porte s'ouvrit, en découvrant soudain
Cet arbre si splendide et fécond en merveilles,
Tous les enfants joyeux, comme font les abeilles
Qui vont de fleur en fleur butinant au jardin,

Digitized by Google

Comme font les oiseaux qui vont de branche en branche
Gazouillant dans les bois, tous les enfants joyeux
Gazouillèrent ainsi butinant sous nos yeux.
Oh! qu'ils répandaient bien leur gaîté vive et franche!

Prenant à pleines mains, comme ils riaient en chœur!
Chacun d'eux se croyait plus riche qu'une altesse,
Et ne se doutait pas que toute sa richesse,
Il l'avait apportée avec lui, dans son cœur.

Heureux, je me disais en voyant cette joie :
La famille est de même un arbre de Noël
Qu'entretient dans la vie un amour mutuel
Et dont l'ombrage au loin bienfaisant se déploie ;

Un arbre soutenu par l'homme et ses labeurs,
Décoré par la femme et sa grâce infinie,
Si bien que, travaillant tous deux de compagnie,
Il y suspend des fruits, elle y répand des fleurs.

Et pourquoi tant d'amour, de zèle et de courage ?
Pour qui ces gerbes d'or et ces rameaux fleuris?
Pour qui, — sinon pour vous, petits êtres chéris,
Qui butinez sans crainte et chantez sous l'ombrage?

Digitized by Google

Le Triomphe

Le buisson déjà frais, la forêt déjà sombre
Écartent les rayons du soleil qui s'enfuit,
Et la montagne, au loin prolongeant sa grande ombre,
Dans la plaine à ses pieds a commencé la nuit.

Deux grands chênes, courbés sous le poids des rafales,
Par-dessus le chemin croisant leurs bras tendus,
Font une arcade auguste aux voûtes triomphales,
Comme pour accueillir des vainqueurs attendus.

Les vainqueurs vont venir. Du côteau qui poudroie
Descend et se rapproche un long bourdonnement,
Un cliquetis de fer, une clameur de joie,
Et le char de triomphe avance lentement.

Digitized by Google

Mais ces chants sont vos cris, jeunes gens, jeunes filles,
Qui, joyeux et lassés, revenez des moissons;
Mais ce fer est celui des faux et des faucilles,
Dont les coups n'ont jamais dépeuplé nos maisons;

Mais ce char, soulevant des montagnes de gerbes,
Roule au pas lourd des bœufs et remplit le chemin;
Il couvre d'épis mûrs les buissons et les herbes
Où les petits oiseaux viendront glaner demain.

Il passe en triomphant sous les bras des vieux chênes,
Et les cris de victoire éclatent à pleins chœurs...
Paix à nos champs féconds dans les saisons prochaines,
Et qu'ils n'aient à fêter jamais d'autres vainqueurs!

Digitized by Google

Digitized by Google

MUSIQUES

Digitized by Google

Digitized by Google

MUSIQUES

Le Baiser

Si nun ne vuoje,
M'o torn'a dare.

A. DE LAUZIÈRES.

(*Musique d'Auber*)

Au coin de ta bouche, enfant blanche et rose,
Je veux déposer
Un petit baiser.

Ne me dis pas non, c'est si peu de chose!
Il fait tant de bien,
Et ne coûte rien.

Digitized by Google

Au coin de ta bouche il murmure et passe,
Dès qu'il a passé
Il est effacé.

Même le bon Dieu n'en voit pas la trace,
Même le bon Dieu
N'y voit que du feu.

Oh! les doux baisers! Tu pourras m'en prendre
Encore un ou deux
Et vingt si tu veux.

Si tu n'en veux pas, c'est facile à rendre.
Si tu n'en veux pas,
Tu me les rendras.

Digitized by Google

Chanson de Francesca

Te souvient-il pas des heures bénies
Où, fuyant ensemble au fond de ma tour,
Nous tournions tous deux les feuilles jaunies
D'un livre d'amour?

Au livre d'amour quand tu vins à lire
Ce brûlant récit du premier baiser,
Ta bouche en tremblant chercha mon sourire
Et vint s'y poser...

Il fut tout-puissant, le brûlant passage,
Car il me souvient que, dans ce beau jour,
Nous sommes restés sans tourner la page
Du livre d'amour.

Digitized by Google

Ne ramassons plus ces roses fanées...
Hélas ! il n'est pas de pire douleur
Que le souvenir des belles années
Aux jours de malheur.

Digitized by Google

Complainte

MARION, la fille du pâtre,
Au printemps, alerte et folâtre,
Chantait sous les lilas en fleurs;
Seul, dans un coin du cimetière,
Un jeune homme errait tout en pleurs
Et semblait dire une prière...

Or, c'est le chemin des lilas
Qui mène au cimetière, hélas!...

Digitized by Google

Mais voyez comme tout varie :
Le jeune homme en sa rêverie
Devint moins triste et moins fervent,
Et Marie en sa peine amère
Pleurait, sanglotait bien souvent,
Fuyant les baisers de sa mère.

C'est que le chemin des lilas
Conduit au cimetière, hélas!

Puis en automne, d'un coup d'aile,
Le garçon, comme l'hirondelle,
S'est envolé sur d'autres bords...
Et les filles de la campagne
Get hiver au jardin des morts
Ensemble ont porté leur compagne.

C'est que le chemin des lilas
Conduit au cimetière, hélas!...

Digitized by Google

Tarentelle

(CHANSON DE LAUZIÈRES)

Aux cieux la lune monte et luit.
Il fait grand jour en plein minuit....
Viens avec moi, me disait-elle,
Viens sur le sable grésillant
Où saute et glisse en frétillant
La tarentelle.

Sus, les danseurs! En voilà deux :
Foule sur l'eau, foule autour d'eux;
L'homme est bien fait, la fille est belle;
Mais gare à vous! Sans y penser,
C'est jeu d'amour que de danser
La tarentelle.

Digitized by Google

L'homme est hardi, la fille a peur;
Elle est rebelle, il est trompeur;
Elle est jalouse, on se querelle;
Puis à genoux et tour à tour
On fait la paix, on fait l'amour,
En tarentelle.

Doux est le bruit du tambourin!
Si j'étais fille de marin
Et toi pêcheur, me disait-elle,
Toutes les nuits joyeusement
Nous danserions en nous aimant
La tarentelle.

Digitized by Google

Autre Tarentelle

I

Gai marinier de Mergelline,
Je suis plus riche que le roi :
La plaine immense et la colline,
Le ciel et l'onde, sont à moi.
Je peux, au vent ouvrant mes voiles,
Aller partout où vont mes yeux...
Mes pièces d'or sont les étoiles,
J'en ai de quoi remplir les cieux !... »

Pour toucher l'âme à sa Ninette,
Ainsi chantait le gai marin...
Faisons claquer la castagnette,
Faisons sonner le tambourin !

Digitized by Google

II

« Si je n'ai pas voile et tartane,
J'ai des cheveux brillants à voir,
Plus longs et bruns qu'une soutane,
Une soutane en satin noir...
Puis j'ai pour dot un œil de flamme
Qui porte aux astres un défi,
Et sur la rive on me proclame
Reine de Naple et d'Amalfi ! »

Voilà comment chantait Ninette
Pour toucher l'âme à son marin.
Faisons claquer la castagnette,
Faisons sonner le tambourin !

III

Les beaux enfants de la marine
Se sont bientôt donné la main ;
Jamais seigneur et signorine
N'ont célébré si riche hymen.

Digitized by Google

Le vent du soir, mieux qu'un poëte,
Chanta la belle et son amant...
Et la madone pour la fête
Illumina son firmament...

Même on prétend que la Ninette
Resta fidèle à son marin ..
Faisons claquer la castagnette,
Faisons sonner le tambourin!

Digitized by Google

Barcarolle

MUSIQUE DE F. GRAST)

Gondolier du Rialto,
Mon château
C'est la lagune,
Mon jardin c'est le Lido,
Mon rideau,
Le clair de lune.

Gondolier du Grand-Canal,
Pour fanal
J'ai la croisée
Où s'allument tous les soirs
Tes yeux noirs,
Mon épousée!

Digitized by Google

Ma gondole est aux heureux :
Deux à deux
Je les promène,
Et les vents légers et frais
Sont discrets
Sur mon domaine,

J'ai passé dans les amours
Plus de jours
Et de nuits folles
Que Venise n'a d'îlots,
Que ses flots
N'ont de gondoles.

Gondolier du Rialto,
Mon château
C'est la lagune,
Mon palais c'est le Lido,
Mon rideau,
Le clair de lune.

Digitized by Google

Valse

C'est par vous, chère enfant aux doux yeux,
Que mon âme en tous lieux
Est suivie.
C'est de vous, au moment du réveil,
Que me vient le soleil
Et la vie.

C'est vers vous, quand l'esprit est content,
Que se tourne en chantant
Mon sourire;
C'est à vous qu'en pleurant je voudrais
Confier mes secrets
Et tout dire.

Digitized by Google

C'est pour vous que se garde mon cœur :
Vous aurez et la fleur
Et la séve;
C'est par vous que je dors doucement,
C'est de vous en dormant
Que je rêve.

C'est sur vous que se pose en priant
Mon désir patient,
Mais extrême;
C'est en vous que j'espère et j'ai foi,
Et c'est vous, — non, c'est toi,
Toi que j'aime.

Digitized by Google

Galop

Le vent qui se tait
Ou fait
Un bruit d'ailes,
Aux bois rajeunis
Des nids
D'hirondelles,

Les langueurs du pré
Ombré
Par la brune,
Les pâleurs de l'air
Au clair
De la lune,

Digitized by Google

Mon beau lac dormant
Charmant
D'indolence,
Le désert sans bruit,
La nuit,
Le silence,

Le ciel entrevu —
Pourvu
Qu'elle vienne! —
Un étroit chemin,
Sa main
Dans la mienne,

Un tertre penché,
Caché
Dans les roses : —
Voilà simplement
Comment
Vont les choses,

Comment s'ouvre un cœur
En fleur
A la brise,

Digitized by Google

Puis frémit un jour
D'amour,
Puis se brise.

Digitized by Google

VOYAGEUSES

Digitized by Google

Digitized by Google

VOYAGEUSES

Pourquoi?

Pourquoi voler toujours du mélèze au palmier?
Et pourquoi le bon Dieu, lui qui pouvait tout faire,
N'a-t-il pas réuni dans la même atmosphère
L'aigle, le colibri, le cygne et le ramier?

Nous courons, nous fuyons, plus légers qu'une brise;
Nous devons malgré nous laisser sur chaque fleur
Un peu de notre souffle, un peu de notre cœur,
Et ce cœur vagabond se disperse et se brise.

Digitized by Google

La joie est un rayon qui brille et disparaît
En nous laissant plus seuls dans notre nuit plus sombre,
Et, comme après un corps on voit ramper une ombre,
Derrière le bonheur s'allonge le regret.

Digitized by Google

Parce que

Me plaire en mon obscurité,
Ne pas sonder la vérité,
N'en effleurer que la surface ;
Dormir sans songer au réveil,
Croire au bon Dieu comme au soleil,
Sans l'oser regarder en face ;

Vivre de peu, libre et content,
Heureux si j'écoute un instant
La chanson qu'un oiseau fredonne,
Ou si je rencontre en chemin
L'ami qui me prête sa main
Et la femme qui me la donne...

Digitized by Google

Ne jamais m'habiller de noir,
Ne rêver qu'un petit manoir,
Un châtelet au bord de l'onde,
Et puis un enfant merveilleux
Ayant du ciel en ses yeux bleus,
Du soleil à sa tête blonde;

Ne pas courir la haute mer
Où s'irrite le flot amer,
Où roule et gronde la tempête,
Et me balancer mollement
Dans ma paresse, en m'endormant
Sur des genoux doux à ma tête...

J'aurais bien voulu vivre ainsi
Sans peur, ni regret ni souci,
Et mourir vieux, en patriarche.
Fol enfant, je ne savais pas
Que, du berceau jusqu'au trépas,
Sur la grand'route il faut qu'on marche.

Il faut marcher pendant six jours,
Et marcher encore, et toujours,
Marcher jusqu'à l'heure où l'on tombe:

Digitized by Google

Avant la nuit honte à qui dort!
Le septième jour, c'est la mort,
Et la paix n'est que dans la tombe.

Digitized by Google

A Berlin

Au lieu de m'enfermer en des murs froids et gris,
Courbé sur les écrits d'un pédant qui m'assomme,
Et d'y chercher comment « s'absorbe et se consomme
Le *non moi* dans le *moi* », si j'étais à Paris,

Je reverrais enfin ce monde qui m'enchante,
Où l'esprit flotte à l'aise et tourne au premier vent,
Où tout est jeune, aimable, aimant, aimé, vivant,
Et, comme un bois peuplé, bruit, bourdonne et chante.

Là du moins les hivers sont doux, les étés frais,
Le deuil n'est point lugubre et porte bien ses larmes,
L'erreur a du bon sens, les défauts sont des charmes ;
Là du moins on est jeune à vingt ans, même après.

Digitized by Google

On sourit volontiers, même à ceux qu'on diffame;
Quand on les prend chez eux, sans soucis ni témoins,
Les hommes les plus grands sont polis; là, du moins,
La femme la moins femme est toujours un peu femme.

O mon Paris, brillant comme un château de roi
Et plus mystérieux qu'une alcôve de reine!...
Mais calme-toi, mon cœur! Il faut bien qu'on t'apprenne
Pourquoi donc le *non-moi* s'absorbe dans le *moi*.

Digitized by Google

A Paris

Il est, sur la rive odorante
Où fuit, revient, tourne et se perd
Sous les côteaux le Neckar vert,
Qui semble une prairie errante,

Certaine enseigne où vous lisiez :
« Brasserie au buisson de roses. »
On entre au milieu des rosiers,
Les portes ne sont jamais closes.

Au bruyant appel du gourdin
Dont la main du buveur avide
Frappe à grands coups la table vide,
Paraît une fille au jardin.

Digitized by Google

On dit sveltes les Calabraises,
Mais elle est plus alerte encor...
Puis quels cheveux! des grappes d'or.
Quel visage! un bouquet de fraises.

Avec un long verre badois,
Au premier bruit leste elle arrive;
Comme une vague sur la rive
La bière écume entre ses doigts.

Quand elle rit (pour qu'elle rie
On n'a qu'à lui dire bonjour),
Tout s'éclaire en ce gai séjour,
Toute la plage est refleurie.

En servant la jaune liqueur,
Son œil clair vous regarde en face;
Puis gaîment et de si bon cœur
Elle vous dit : « Grand bien vous fasse! »

Ah! comme j'irais tous les jours,
En ce lieu que j'aime à décrire,
Une heure ou deux écouter rire
La belle enfant qui rit toujours!

Digitized by Google

A Genève

Triste vent du nord qui fauches la plaine
Et cours, en grondant, les cieux durs et froids,
Où vont, emportés par ton âpre haleine,
La fleur des jardins et l'oiseau des bois?

Où vont les rameaux et les feuilles mortes?
Ils courent ensemble au midi vermeil,
Ils cherchent dans l'air où tu les emportes
Le grand chemin bleu qui mène au soleil.

Triste vent du nord, quand vient la froidure,
Mon cœur est pareil au val épuisé,
Aux bois sans chansons, aux prés sans verdure :
Tu me l'as flétri, tu me l'as brisé.

Digitized by Google

Quand les fleurs s'en vont et les hirondelles
Qu'entraîne là-bas ton souffle vainqueur,
Au pays natal emporte avec elles,
Au pays natal emporte mon cœur!

Digitized by Google

A Naples

C'est un soir doux et pur qui ressemble au matin,
Me laissant deviner à l'horizon lointain
Les frais citronniers de Sorrente.
La lune a blanchi l'ombre, et les cieux et les mers
Semblent deux yeux d'azur endormis et couverts
D'une paupière transparente.

C'est un soir de prière et de recueillement,
Et le chant des clochers qui monte au firmament
Retombe en strophes grandioses;
C'est un soir de printemps; le vent tiède et calmé
M'apporte des jardins un murmure embaumé
Qu'il a pris aux lèvres des roses.

Digitized by Google

C'est un soir de folie, et parmi les marins
Bruyante castagnette et bruyants tambourins
Claquent, roulent de grève en grève;
Tout rit, tout brille, odore, aime et chante à la fois...
Hélas, hélas! je n'ai que des pleurs dans ma voix:
O ma Genève, ma Genève!!...

Digitized by Google

Au Mont-Cassin

Vieux nid d'aigles et de héros,
Château fort des saints et des sages,
Phare éclairant les matelots
Sur l'océan brumeux des âges;

Rocher qu'ont battu de leurs flots
Quatorze siècles pleins d'orages,
Et dans ton éternel repos
Seul debout parmi les naufrages;

Humble asile où sans jeter bas
Son épée un roi n'entre pas,
Foyer d'une famille élue,

Autel dressé dans le ciel bleu,
Si loin de nous, si près de Dieu,
O mont Cassin, je te salue!

Digitized by Google

A Gênes

L'église où nous montions était l'Annonciade.
Des duègnes marmottant des mots sacramentels,
Des gueux en capuchons, d'âpres garçons d'hôtels,
Guettaient les étrangers devant la colonnade.

Les gais musiciens du chœur aux Immortels
Sur le mode allegro donnaient la sérénade;
Dans la nef, des abbés faisaient leur promenade
Et jetaient des baisers aux saintes des autels.

Des murs peints, des ciels d'or, des marbres et des toiles,
Puis les pâles beautés de Gêne, — et sous leurs voiles
Certains pétillements de prunelles en feu;

J'ai vu tout un bazar ou toute une mosquée
Dans ce riche boudoir de madone musquée...
Mais une chose y manque, une seule, — et c'est Dieu!

Digitized by Google

Au bord de la mer

Sens-tu le vent du nord qui joue avec les flots?
La vague rebondit refoulée en arrière
Et fait pâlir le front des plus vieux matelots.

Ils frissonnent, la lutte est déjà meurtrière;
Ils blasphèment, — le vent mugit plus furieux,
Leur blasphème s'arrête et s'abat en prière.

Ils sont tous à genoux, ils ont baissé les yeux,
Car on ne le voit plus sous le nuage sombre
Cet azur de pardon qui resplendit aux cieux.

Autour d'eux tout est noir, — et seul au sein de l'ombre
L'éclair, ardent flambeau des tempêtes, l'éclair
Montre à leur épouvante un navire qui sombre,

Digitized by Google

Et la vague, en hurlant, rouvre son gouffre amer.
A la voir qui se dresse à grand bruit et retombe,
Vous diriez que les cieux s'abîment dans la mer.

L'eau roule en tournoyant et croule, immense trombe.
C'est la mort : entends-tu ces plaintes, ces sanglots ?
Les plaintes, les sanglots, se sont tus : c'est la tombe.

Non, c'est le vent du nord qui joue avec les flots.

Digitized by Google

Au bord du Rhône

En roulant dans le fleuve aux ondes cristallines,
Le flot qui jeune encor descendait des collines
Dit au flot déjà vieux qui venait de plus haut :

« Quel est ce blanc sillon qui là-bas fend l'eau brune ? »
Le vieux lui répondit : « C'est un reflet de lune,
Et nous allons tous deux le traverser bientôt. »

Quand ils l'eurent passé : « Que la lune est donc belle,
Dit le plus jeune, et comme on devient beau par elle!
Comme on reluit et comme on tremble à ses rayons!

Mais pourquoi nous fuit-elle en reculant si vite ? »
Le vieux dit : « Ce n'est pas elle qui nous évite,
C'est nous qui la laissons en arrière et fuyons.

Digitized by Google

— Que je voudrais garder, fit le jeune, en mon onde
Un peu de cet éclat qui là-haut nous inonde ! »
Le vieux ne répondit qu'un clapotis moqueur.

Hélas ! comme la nuit est plus triste et plus noire
Quand on a traversé le bonheur illusoire,
Le reflet qu'on ne peut emporter dans son cœur !

Digitized by Google

L'Oiseau bleu

Il me semblait si fier, si doux, aigle et ramier!
Gloire et bonheur, de lui j'attendais toute chose;
Je le suivais partout de l'érable au palmier,
Je l'espérais toujours de l'aube à la nuit close.

Et c'est ainsi que j'ai perdu mes plus beaux jours,
A mon désir déçu fatalement fidèle.
Quand je croyais l'atteindre, il m'échappait toujours
Et s'enfuyait plus loin, plus haut, à tire-d'aile.

Un jour, quittant la plaine, en mon rêve inquiet,
J'allai sur la montagne, — et quand je l'eus gravie,
Toujours plus loin, toujours plus haut, il s'enfuyait...
C'est ainsi que j'avais perdu toute ma vie.

Digitized by Google

Je m'en revins alors des sommets hasardeux,
Et te voyant cachée, humble et douce, en la plaine,
Je te dis : « N'ayant pu tout seul, veux-tu nous deux
Tâcher d'atteindre enfin l'oiseau bleu, Madeleine ? »

Et tu vins confiante, et mon cœur s'allégea,
Et nous allions partir unis comme deux ailes,
Quand tout à coup, baissant mes yeux, je vis déjà
Nos mains l'une dans l'autre et l'oiseau bleu sur elles.

Digitized by Google

Digitized by Google

PARISIENNES

Digitized by Google

Digitized by Google

PARISIENNES

Dans le monde

La salle est vaste, riche et pleine,
Et fait à nos yeux resplendir
Tous les hochets en porcelaine
Dont on se plut à l'enlaidir.

Une femme (on dit qu'elle est sage)
Étale à nos yeux les emprunts
Qui lui font un riche corsage,
Le teint frais et les cheveux bruns.

Digitized by Google

Derrière elle, et luttant de grâce,
Un fat se penche et s'arrondit
En lui parlant à voix si basse
Qu'on entend mieux ce qu'il lui dit.

Une duègne fait la linotte,
Son fils perd aux jeux de hasard,
Un misérable qui pianote
Donne des soufflets à Mozart.

Ailleurs on se montre, on se nomme
Un savant qui toujours se tut
Et n'écrivit jamais, grand homme
Dont la place est à l'Institut.

Pauvres gens! l'ennui les rassemble,
Les tue, et d'un épais linceul
Les enveloppe tous ensemble.
Moi, dans leur foule heureux et seul,

Contre une fenêtre isolée,
Indifférent, inaperçu,
J'écris sur la vitre voilée
Un nom que nul n'a jamais su.

Digitized by Google

A la Madeleine

TULIPE, œillet, rose et jasmin,
A qui veut ma corbeille entière ! »
Ainsi disait la bouquetière :
Passe un enfant qui tend la main.

Soudain la bouquetière y pose
Un léger rameau qui fleurit,
L'enfant le respire et sourit
D'un sourire odorant et rose.

Sa mère est là qui doucement
Le fait revenir auprès d'elle,
Le voit sourire et devient belle
Comme on n'est belle qu'en aimant.

Digitized by Google

Puis dans la corbeille fleurie
Glisse en courant sa pièce d'or,
Et disparaît plus belle encor,
Me laissant en ma rêverie.

Quel est ce fluide embaumé
Qui, sortant d'un léger calice,
Se change en sourire et se plisse
Aux lèvres d'un enfant charmé,

Puis se transforme encore et brille
Au front d'une mère en beauté,
Et qui retourne en charité
Dans les mains d'une pauvre fille?

Est-ce Dieu? — Mais on dit que Dieu
N'est qu'un sublime solitaire
Qui, loin de nous, hors de la terre,
Dort caché dans un palais bleu.

Digitized by Google

L'Incomprise

Connaissez-vous la vieille histoire
De la rose et du papillon?
Longtemps je n'y voulus pas croire,
Mais je baisse enfin pavillon;

Je comprends ce récit, et même
Jusqu'au bout on me l'a conté.
La rose au papillon qu'elle aime
Fut gracieuse un soir d'été.

De cette union tendre et pure
Il naquit bientôt sans douleur
La plus suave créature,
Moitié papillon, moitié fleur.

Digitized by Google

A la voir qui part et voltige,
On croirait suivre au fond du ciel
Un calice quittant sa tige
Cueilli par une mouche à miel.

Ainsi, brillante et parfumée,
Fraîche encor des pleurs de la nuit,
Digne d'aimer et d'être aimée,
Elle nous enivre et nous fuit.

Ainsi ta vie est un mystère
Voilé pour nous d'un rideau brun,
Fille de l'air et de la terre,
Insecte et rose, aile et parfum!

Digitized by Google

Au Champ de Mars

(ÉCRIT EN MIL HUIT CENT CINQUANTE-CINQ!)

Avant quinze ans, plaine maussade,
Au lieu de tes poudreux gazons,
Nous verrons ici des maisons,
Des palais à fière façade.

Avant quinze ans, ce dôme épais
Sera jeté bas sur la terre,
Et, dans l'École militaire,
Les preux enseigneront la paix.

Digitized by Google

Alors ici plus de vacarmes;
Les bonnes gens n'y viendront pas
Voir des conscrits marcher au pas
Et se démener sous les armes.

Alors le canon se taira;
Le shako, l'épaulette à franges,
Sembleront des masques étranges
Bons à porter à l'Opéra.

Alors les sanglantes victoires
Dont nous exaltons la fureur,
Sinon pitié, feront horreur
A ceux qui liront nos histoires...

Et vous qui devant les saluts
Redressez vos têtes hautaines,
Vous serez morts, mes capitaines,
Et vos enfants ne tûront plus!

Digitized by Google

Idylle

C'ÉTAIT la fille d'un tailleur :
Une pervenche, une hirondelle,
Je ne sais quel parfum de fleur
Avec un frémissement d'aile ;

Un air mutin, jamais railleur,
Une âme charmante et fidèle :
Je l'aurais aimée; auprès d'elle
J'étais ému, j'étais meilleur.

Hélas! pourquoi faut-il qu'on mange?
Hier j'ai reçu de cet ange
Ce billet aux traits déchirants

(C'est elle qui fait les factures):
Habit, pantalon, fournitures,
Et cætera..... 208 *francs.*

Digitized by Google

Pastel

Je lui dis un jour, la voyant si belle
(Nous suivions tous deux le même chemin) :
« Veux-tu me donner ton cœur ? — Non », dit-elle,
Et puis sur son cœur elle mit sa main.

« Pourquoi mets-tu là ta main blanche et fine ? »
Dis-je à la fillette aux cheveux dorés.
Mais elle, en prenant des airs de dauphine :
« Cherchez bien, dit-elle, et vous trouverez. »

Je restai muet devant cette enfance
Qui me lutinait d'un souris moqueur...
Puis elle ajouta : « C'est pour ma défense.
Qu'on prenne ma main, si l'on veut mon cœur. »

Digitized by Google

Ah! que voilà bien le siècle où nous sommes!
Qu'on était plus jeune au bon temps ancien!
Comme à belles dents on mordait les pommes!
Comme on s'aimait mieux, comme on s'aimait bien!

Les bois n'étaient pas taillés en charmilles,
On ne songeait pas toujours à demain;
Loin d'avoir la main sur le cœur, les filles
Avaient simplement le cœur sur la main.

Digitized by Google

Pierrot

Sur les bancs du théâtre infime
Qui te sert d'école et d'autel,
Je suis des yeux ta pantomime,
Divin Pierrot, maître immortel!

Le poltron s'enferme à la brune,
Son logis devient un couvent;
Mais tu sors au clair de la lune,
Mon ami Pierrot, l'œil au vent.

Tu sors, mais gare l'embuscade!
Par vingt soldats te voilà pris.
Choisis : la chaîne ou l'estocade?
Tu choisis la chaîne, et tu ris

Digitized by Google

Tu ris, car il te reste une arme,
Ce pied sournois, leste et charmant,
Ton salut, l'effroi du gendarme,
Ta liberté, son châtiment!

Tu ris en narguant tes entraves,
Captif roi du geôlier, moqueur
Plus sérieux que les gens graves,
Vaincu triomphant du vainqueur.

Ami Pierrot, la vie est dure,
Le monde est triste et mécontent;
Garde-nous ta gaîté qui dure,
Garde-nous ton rire éclatant!

Il a peur, sa chandelle est morte;
Il a froid, il n'a plus de feu...
Pauvre monde, ouvre-lui ta porte,
Bon Pierrot, pour l'amour de Dieu!

Digitized by Google

Rencontre

En passant je les vis hier;
Je ne sais rien de lui ni d'elle,
Sinon qu'il était jeune et fier,
Sinon qu'elle était brune et belle.

Tous deux, peut-être par hasard,
Se sont rencontrés dans la rue
Et n'ont échangé qu'un regard,
Puis dans l'ombre elle est disparue.

Ils se sont envolés tous deux,
Le jeune homme et la jeune femme,
Voilà tout ce que j'ai su d'eux.
Mais cette lueur, cette flamme,

Digitized by Google

Ce rayon que j'ai pu saisir
Entre elle et lui, sans les connaître,
D'un frémissement de plaisir
A fait frissonner tout mon être,

Et j'ai dit : Qui que vous soyez,
Vous dont l'un à l'autre se donne,
Fussiez-vous même fourvoyés,
Dieu vous bénisse ou vous pardonne !

Digitized by Google

En tête à tête

Devant mes yeux joue une main,
Main de fée ou de charmeresse,
Doigts de neige, ongles de carmin
Sculptés au beau pays de Grèce.

Vive et souple en ses mouvements,
On dirait qu'elle se promène
Sur d'invisibles instruments
Plus doux que toute voix humaine.

Puis si petite! Un colibri
Qui voudrait se cacher en elle
N'y saurait trouver un abri
Sans montrer sa tête ou son aile.

Digitized by Google

Ah! si, la tenant dans ma main,
Je l'y garde une heure asservie,
J'en serai fou jusqu'à demain...
Et malheureux toute ma vie.

Digitized by Google

Dans une Église

Je suis entré dans une église.
Un abbé qui croit aux démons
En ce moment s'immortalise
Par le plus beau de ses sermons.

Il dit que l'humaine vallée
Est un séjour de désespoir,
Que notre terre est désolée,
Qu'elle fait honte et peur à voir...

Je rêve à la saison féconde
Où tout s'éveille, où l'aube en pleurs
Rougit au loin le ciel et l'onde
Et brille aux paupières des fleurs.

Digitized by Google

Il dit que l'homme est un transfuge
Sans foi ni loi, sans feu ni lieu,
Banni du céleste refuge,
Dur à son frère et même à Dieu...

Je rêve à la vaillante escorte
D'amis qui peuplent mon chemin,
Et, sans que je frappe à leur porte,
Viennent tous me tendre la main.

Il dit encor, gonflé de haine,
Que les enfers s'ouvrent ardents,
Que nous irons dans la géhenne
Où l'on pleure en grinçant des dents...

Je rêve à la terre promise
Où la famille humaine un jour
Ira s'asseoir, libre et soumise,
N'ayant qu'une âme et qu'un amour.

Après ces paroles suprêmes,
Il s'arrête enfin, l'œil en feu,
Et je sors, honteux des blasphèmes
Dont cet homme a flétri son Dieu.

Digitized by Google

Chez moi

Je rentre dans ma solitude,
Je descends au fond de mon cœur,
Et j'y trouve une quiétude
Qui me rend plus fort et meilleur.

Sans courber un front morne et blême,
Sans fouiller le firmament bleu,
Je trouve en moi celui que j'aime,
Et, l'aimant, je lui dis : « Mon Dieu !

« Dieu qui fleuris dans les prairies,
Dieu qui chantes dans les buissons,
Qui rêves dans nos rêveries,
Qui bénis quand nous bénissons...

Digitized by Google

« Dieu tout bon qui te fais lumière
Pour guider nos esprits flottants,
Qui, pour réchauffer la chaumière,
Te fais soleil au doux printemps;

« Qui voulus prier comme on prie
Et pleurer comme on pleure ici,
Qui voulus naître de Marie
Pour avoir une mère aussi...

« Fais que le monde enfin devienne
Meilleur au moins, sinon parfait;
Rallume toute âme à la tienne,
Veille où l'on dort, aime où l'on hait;

« Qu'enfin, mon Dieu, partout visible
Je te trouve et partout vainqueur,
Sans rentrer sous mon toit paisible,
Sans descendre au fond de mon cœur! »

Digitized by Google

Digitized by Google

ALLEMANDES

Digitized by Google

Digitized by Google

ALLEMANDES

Boutade

(HEINE)

PERLE, colombe, étoile ou rose,
Tout le charmait; ce temps a fui.
Perle, colombe, étoile ou rose,
Il aimait alors toute chose,
Il n'en aime qu'une aujourd'hui,
Mais toute seule elle est pour lui
Perle, colombe, étoile et rose!...

Digitized by Google

Autre Boutade

(HEINE)

AIMÉ tour à tour, haï durement,
L'un me haïssant et l'autre m'aimant,
Tous m'ont fait traîner une lourde chaîne;
Haï bien des fois, bien des fois aimé,
De regrets cuisants ils m'ont consumé;
Mais celle qui m'a fait le plus de peine,
Mais celle qui m'a perdu sans retour,
Celle-là pour moi n'eut jamais de haine,
Celle-là pour moi n'eut jamais d'amour.

Digitized by Google

Lore-lé

(HEINE)

Je suis devant ces rivages
Si triste, et ne sais pourquoi :
C'est un conte des vieux âges
Qui sans cesse est devant moi.

L'air est frais, voici la brume,
Et le Rhin coule sans bruit;
Le sommet du mont s'allume
Au dernier rayon qui fuit.

Là-haut la vierge qui règne
Est assise sur le bord,
Et l'on voit l'or de son peigne
Luire dans ses cheveux d'or.

Digitized by Google

En les peignant sur la rive,
Elle chante un air fatal,
Air étrange qui captive,
Qui vous fait plaisir et mal.

Dans l'esquif l'homme qui passe
Par cet air sauvage est pris,
Regarde en haut dans l'espace,
Ne voit pas les rochers gris...

Je crois que sous l'eau méchante
L'homme et la barque ont roulé...
Et voilà, quand elle chante,
Ce que fait la Lore-lé.

Digitized by Google

Chanson d'un Pauvre

(UHLAND)

Je suis bien pauvre, et, n'ayant rien,
Vais tout seul dès l'aurore;
Rien qu'une fois je voudrais bien
Quelque bonheur encore!

J'étais un enfant si joyeux
Chez mon père et ma mère!
Depuis qu'ils ont fermé les yeux,
Que ma vie est amère!

Le riche a des fleurs plein ses mains
Et l'or des champs prodigues;
A moi les arides chemins,
Les soucis, les fatigues.

Digitized by Google

Mais je vais cacher mon tourment,
Et je dis à la ronde,
De si bon cœur, si chaudement,
Bonjour à tout le monde.

Tu ne m'as pas, ô Dieu chrétien,
Laissé sans nulle joie;
Il est pour tous un peu de bien
Que le ciel nous envoie.

Ta maison bâtie en tous lieux
Ne se ferme à personne,
Et là pour tous le chœur pieux,
Pour tous l'orgue résonne.

Sur moi là-haut ton ciel est bleu,
Et le soir il me semble,
Quand la cloche tinte, ô mon Dieu,
Que nous parlons ensemble.

Et, quand pour tous les bons un jour
La table sera prête,
Alors aussi j'aurai mon tour,
Je serai de la fête.

Digitized by Google

Le Château sur la Mer

(UHLAND)

N'AS-TU pas vu de la plage
Le haut château sur la mer ?
Rose et jaune, un beau nuage
Flotte autour de lui dans l'air.

N'est-il pas vrai qu'il ondoie
Dans l'eau claire en s'y penchant ?
Et son front monte et flamboie
Au feu du soleil couchant.

— « Je l'ai vu, triste, à la brune,
Le haut château sur la mer,
Et sur lui baignait la lune,
Roulaient des brouillards dans l'air. »

Digitized by Google

— Que rendaient les flots, les brises :
Un air frais, de joyeux sons?
Que chantaient les voutes grises :
Des fanfares, des chansons?

— « En bas, aucun bruit dans l'ombre :
Tout dormait, les vents, les flots;
En haut, sous la voûte sombre,
Une plainte, des sanglots... »

— As-tu vu le roi, la reine?
Ensemble à pas lents ils vont
Dans la pourpre souveraine,
La couronne d'or au front.

Conduisaient-ils pas leur fille
En triomphant appareil...
Une blonde enfant qui brille?
Ses cheveux sont du soleil.

— « J'ai vu, mais sans diadème,
Sans appareil triomphant,
Deux vieux en deuil, le front blême ..
Et je n'ai pas vu d'enfant. »

Digitized by Google

L'Hôte

(UHLAND)

L'HÔTE chez qui je m'endormis
Était un galant homme :
Sur une perche il avait mis
Pour enseigne une pomme.

C'est le bon pommier dont l'abri
M'accueillit à la brume :
D'un doux repas il m'a nourri
Et d'une fraîche écume.

Dans son palais tout verdoyant,
Une foule emplumée,
Sautant à l'aise et festoyant,
Chanta sous la ramée.

Digitized by Google

J'eus un bon lit, bien doux et vert,
Aussitôt qu'il fit sombre;
Fraîchement l'hôte m'a couvert
Lui-même avec son ombre.

Au départ : « Que vous dois-je? — Rien »,
Dit-il, branlant la tête.
Béni soit l'hôte qui si bien
M'a fait accueil et fête.

Digitized by Google

Légende

Un jour un chevalier, proscrit et solitaire,
N'osant chercher l'abri qui s'offre à l'innocent,
Errait par la tempête au pied d'un monastère.

Vous eussiez dit, à voir l'orage grandissant
Et le torrent de pluie entremêlé de foudre,
Qu'un dieu pleurait encor des larmes et du sang.

Le chevalier criait : « Bientôt je serai poudre.
La mer n'a plus assez de flots pour me laver,
Le Ciel n'a plus assez de grâces pour m'absoudre.

« Il est plus impossible à Dieu de me sauver
Qu'à mon bras de forcer l'abri du monastère
Avec ce fer sanglant que nul ne put braver... »

Digitized by Google

Comme il disait ces mots, de son lourd cimeterre
Le chevalier frappa la porte du saint lieu,
Et la porte à grand bruit s'écroula sur la terre...

Celui qui m'a conté cette histoire aimait Dieu.

Digitized by Google

Le Prince le plus riche

(KERNER)

Plusieurs princes d'Allemagne
Célébraient, causant entre eux,
Au château de Charlemagne,
Leurs États puissants, nombreux.

Le Saxon dit : « Notre terre
Est un pays sans rivaux;
Chez nous la montagne enterre
De l'argent dans ses caveaux. »

Le Rhénan dit : « Nos domaines
Sont féconds et plantureux :
Moissons blondes en nos plaines,
Sur nos monts vins généreux. »

Digitized by Google

« Nos couvents peuplés de moines
Dit Ludwig le Bavarois,
Valent bien vos patrimoines,
Nos cités font honte aux rois. »

Eberhard, la barbe épaisse,
Dit : « Chez nous, peuple indigent,
Ni grand' ville ne se dresse,
Ni grand mont rempli d'argent;

« Mais, dans les bois où nous sommes
Je peux la nuit, sans frémir,
Sur le sein d'un de mes hommes
Poser le front et dormir. »

Les autres, baissant leurs têtes,
S'écrièrent : « Gloire à vous,
Comte barbu, car vous êtes
Le plus riche entre nous tous. »

Digitized by Google

Vie et Mort

(HERWEGH)

J'ÉTAIS sur les hauteurs, et j'entendis un jour
A ma gauche un sanglot fatal, une hymne austère;
On allait à mes pieds rendre un corps à la terre;
Je reconnus la cloche et son tintement sourd.

A droite, un nouveau-né suivait une autre voie :
Partout autour de lui des rubans diaprés,
Ailes de papillons, voltigeaient dans les prés;
La cloche tintinait, comme éclatant de joie.

Rien ne troublait au loin ce saint recueillement :
Les troupeaux se taisaient dans le vallon dormant,
La source chuchotait une oraison bénie,

Les deux cloches semblaient s'embrasser... Je ne pus
Bientôt ouïr au loin qu'une seule harmonie
Où la vie et la mort ne se distinguaient plus.

Digitized by Google

Le Bourgmestre à cheval

(LÉGENDE DES BORDS DE L'ELBE)

(KOPISCH)

Le feu prenait souvent autrefois dans un bourg.
Arrive en toque rouge un petit homme un jour,
Qui tient un cheval blanc par la bride; il le donne
Au bourgmestre et lui dit : « Prenez, la bête est bonne.
S'il vient un incendie, à cheval, au grand trot,
Courez autour du feu, vous l'éteindrez bientôt. »
Le bourgmestre obéit. Toute flamme allumée,
Dès qu'il chevauche autour, se dissipe en fumée,
Et le petit cheval, passant pour fée ou dieu,
Vécut longtemps aux frais des bons bourgeois du lieu.

Digitized by Google

Les enfants lui donnaient leur pain pour nourriture.
Or, un jour d'incendie, il périt d'aventure;
Mais le bourgmestre au feu courut tant bien que mal,
Et, courant, l'éteignit à pied comme à cheval.
Possède-t-il encore cette vertu secrète?
Est-elle dans ses pieds? Est-elle dans sa tête?
Je ne sais, mais je crois que le gouvernement
Fait bien quand il se donne un peu de mouvement.

Digitized by Google

Le Sommeil

(LENAU)

Un doux vieillard plein de pensée
M'ayant béni sur mon chemin,
La paix du ciel à flots versée
Descendit sur nous de sa main.

Et je dis : « La foudre qui gronde
N'est pas la colère de Dieu.
Tout nous parle d'amour au monde,
Brise folle ou tempête en feu. »

Je me sentis un calme étrange :
Le sommeil me prit, et, joyeux,
M'étant glissé jusqu'à la grange,
Dans les foins je fermai les yeux.

Digitized by Google

Du bonheur cueilli sur ma route
Je rêvai la nuit, — et, rêvant,
J'écoutais tomber goutte à goutte
L'eau du ciel sur le toit mouvant.

Sous le toit, quand la pluie y tombe,
Dieu, qu'il fait bon d'être endormi!
Ainsi l'on repose en sa tombe
Sous les pleurs qu'y verse un ami!

Digitized by Google

Le Vaste Monde

(GEIBEL)

Mai nous est revenu, l'arbuste a refleuri.
Reste au logis qui veut, soucieux et marri.
Comme un nuage aux cieux qui flotte et vagabonde,
Ainsi court ma pensée au vaste, vaste monde.

Dieu vous garde, mon père, et vous, ma mère, aussi!
Qui sait où mon bonheur doit fleurir loin d'ici?
Il est tant de bons vins et tant de larges rues
Que je n'ai pas goûtés, que je n'ai pas courues!

Debout donc, en avant! En plein soleil allons
Par-dessus la montagne, à travers les vallons!
Tout bruit, flots et bois, la cité, la campagne,
Et de son chant d'oiseau mon cœur les accompagne.

Digitized by Google

Puis, le soir, dans la ville on arrive à pas lent,
On s'assied : « Monsieur l'hôte, apportez du vin blanc !
Viens çà, ménétrier, prends ton archer rebelle,
Je dirai sur tes airs des chansons pour ma belle ! »

Pas d'auberge ? On s'en passe; en plein air on dort mieux :
Les étoiles pour nous font sentinelle aux cieux,
Le tilleul tremble au vent et nous berce à merveille,
Puis, au jour, d'un baiser l'aube en feu nous réveille.

Errer, errer toujours, plaisir libre et sans frais,
Quand l'air des champs, des bois, s'épanche en nous si frais,
Quand le cœur chante et vole au soleil qui l'inonde !...
Mon Dieu, qu'il est donc beau, mon vaste, vaste monde !...

Digitized by Google

La Tempête

SCHWAB)

L'ENFANT et la mère et la grand'maman
Sont avec l'aïeule au foyer fumant :
L'enfant joue et rit, maman se fait belle,
Et grand'maman file, et sur l'oreiller
L'aïeule au front lourd paraît sommeiller...
Mais le vent qui souffle a du feu dans l'aile.

L'enfant dit alors : « C'est fête demain.
Comme on va jouer le long du chemin!
Comme on va sauter par la moisson blonde!

Digitized by Google

Comme on va cueillir les fleurs à foison!
A moi monts et vaux, prairie et gazon!... »
Mais entendez-vous la foudre qui gronde?

« C'est fête demain, dit la mère aussi.
Un joyeux repas nous attend ici.
J'aurai les habits les plus frais du monde;
La vie a pour nous des plaisirs encor,
Et l'ami soleil nous luit comme l'or. »
Mais entendez-vous la foudre qui gronde?

« C'est fête demain, dit la mère-grand.
Adieu les plaisirs, quand l'âge nous prend
On file, on cuisine et l'on fait sa ronde...
La vie est souci, travail et pain noir :
Heureux qui sur terre a fait son devoir!... »
Mais entendez-vous la foudre qui gronde?

L'aïeule enfin dit : « C'est fête demain...
Mon front est si lourd, si faible est ma main
Demain je voudrais coucher dans ma tombe.
Je ne puis chanter ni filer ne puis...
Qu'ai-je à faire encore au monde où je suis?... »
Mais entendez-vous la foudre qui tombe?...

Digitized by Google

Elles n'ont rien vu, n'ont rien entendu ;
Voici que l'éclair flambe inattendu,
Dans la chambre en feu mugit la tempête :
Mère, aïeule, enfant, grand' mère et foyer,
Un seul coup suffit pour tout foudroyer...
Et demain c'est fête, et demain c'est fête!...

Digitized by Google

Le Cerisier

(HEBEL)

Le bon Dieu dit au printemps vert :
« Au vermisseau mets son couvert. »

Et le cerisier du jardin
De feuilles se couvrit soudain,

Et, s'éveillant, le petit ver
Sort de l'œuf, sa maison d'hiver,

Surpris s'étire, et curieux
Bâille en frottant ses petits yeux,

Et sa dent, tranquille d'abord,
Aux feuilles tendres pique et mord,

Digitized by Google

Disant : « Mon dieu, le bon repas !
On ne s'en détacherait pas. »

Mais le bon Dieu parla, disant :
« Pensons à l'abeille à présent ! »

Et le cerisier du jardin
De blanches fleurs s'emplit soudain.

L'abeille au jour les voit là-bas,
Y court bien vite et dit tout bas :

« Voilà mon café, grand merci,
Et pour la porcelaine aussi !

« A la voir on se met en train. »
Elle y trempe sa langue un brin,

Boit et dit : « Que c'est doux, mon Dieu !
Le sucre ici doit coûter peu. »

Mais Dieu manda l'été, disant :
« Au moineau pensons à présent ! »

Digitized by Google

Et le cerisier du jardin
De mille fruits s'emplit soudain.

Et le moineau dit, tout ravi :
« Qu'on est donc vite et bien servi !

« Ça vous met au corps la vigueur,
Et pour chanter la joie au cœur ! »

Dieu dit à l'automne plus tard :
« Tous à ma table ont eu leur part,

« Levons le couvert ! » — Et voilà
Que l'âpre vent du nord souffla,

Et le feuillage au vent du nord
Est jauni, séché, tombé, mort.

Dieu mande enfin l'hiver, disant :
« Couvrons ce qui reste à présent ! »

Adieu, cerisier rouge et vert !
La neige épaisse a tout couvert.

Digitized by Google

La Ronde de nuit

(ZEDLITZ)

A MINUIT le tambour debout
Sort de sa tombe, et jusqu'au bout
D'un pied diligent fait sa ronde.

Un roulement lugubre gronde
Sous ses bras décharnés battant
Dans l'ombre un rappel éclatant.

Et le tambour étrange passe,
Et tous les vieux soldats tués
Dans leur tombe en sont remués,

Et tous, qu'ils gisent sous la glace
Du nord, sous le terrain poudreux,
Du midi trop ardent pour eux,

Digitized by Google

Dans les sables ou sur la rive
Du Nil fangeux, tous grands et beaux,
L'arme au bras, sortent des tombeaux.

A minuit le trompette arrive
A cheval, sonnant du clairon;
Il court, appelant l'escadron...

Et tout armés, sanglants, fantasques,
Montés sur des chevaux sans corps,
Accourent les cavaliers morts.

Les crânes grincent dans les casques,
Et les os blancs des mains sans chair
Brandissent des sabres dans l'air.

Enfin de son tombeau qu'il brise
Surgit l'homme qui les conduit;
Il vient lentement, à minuit :

Il a sa redingote grise,
Son petit chapeau redouté
Et sa courte épée au côté...

Digitized by Google

Il est là comme aux jours d'alarmes,
Regardant défiler ses preux;
La lune jaune luit sur eux,

Et les rangs présentent les armes;
Les armes sonnent dans leurs bras.
L'armée ainsi défile au pas,

Maréchaux, généraux sans nombre,
Font cercle autour de lui. Bientôt
A l'un d'eux il murmure un mot...

Et loin, bien loin, courent dans l'ombre
Ces mots d'ordre échangés tout bas...
C'est *France* et *Sainte-Hélène*, hélas!

Et voilà la grande revue
Où défilent sur l'autre bord
De la tombe, à perte de vue,

Les morts devant l'empereur mort.

Digitized by Google

NAPOLITAINES

Digitized by Google

Digitized by Google

NAPOLITAINES

Naples

(CHANSON DE LAUZIÈRES)

NAPLE est une merveille
Qu'on cherche en vain ailleurs,
Naple est une corbeille
De fruits mûrs et de fleurs,

Où qui veut se parfume,
Où qui veut se nourrit,
Où, sans neige et sans brume,
L'hiver même sourit.

Digitized by Google

Vois que la plage est douce !
Vient le flot, son amant,
La plage le repousse,
Mais si languissamment!

Vois la montagne ouverte
Portant l'enfer au sein,
Mais dont la robe verte
Est pleine de raisin.

Vois sur l'eau qui l'azure
Pausilippe courbé,
Adorable brisure
Du Paradis tombé,

Et ces yeux d'où s'échappe
Un long regard vainqueur,
Un stylet qui te frappe
Et qui te reste au cœur...

Les gens disent ensemble :
« Voir Naple et puis mourir ! »
C'est qu'à sa vue il semble
Que le ciel va s'ouvrir.

Digitized by Google

Le Soupir

(CHANSON POPULAIRE)

Va, mon soupir, tu connais bien la route,
Tu sais sans doute
Où je veux t'envoyer.

Va caresser la robe fine et blanche
Que le dimanche
Elle aime à déployer

Si tu la vois à sa table qui mange
De son orange
Apporte-moi l'odeur...

Si tu la vois endormie en sa couche,
Va sur sa bouche
Et lui laisse mon cœur!

Digitized by Google

Le Lazzarone

Foule barbare et fanfaronne,
Mornes enfants des pays froids,
Vous méprisez le lazzarone,
Esclave accroupi sous ses rois. .

Puisque c'est moi qui suis l'esclave,
Montrez-moi ce que vous bravez!
A vous la boue, à moi la lave.
Couchez-vous donc sur vos pavés!

Vous craignez l'eau qui vous enrhume,
Le vent, le ciel, la neige et l'air...
A moi l'azur, à vous la brume.
Marchez donc pieds nus en hiver!

Digitized by Google

Toutes les nuits sous les étoiles
Dormez d'un calme et chaud sommeil,
Frileux qui devez dans vos poêles
Vous-mêmes vous faire un soleil.

Si vraiment gouverne et domine
Chez vous ce grand peuple ouvrier,
Qui sans pain souffre en la famine
Et sans feu gèle en février;

S'il est roi, celui qui travaille
Jour et nuit, torturant son corps
Pour mourir de faim sur la paille,...
Je suis donc un dieu, moi qui dors!...

Plus grand que vous, l'esclave immonde
A le droit de vivre en plein air
Et d'aller jusqu'au bout du monde
En lançant sa barque à la mer.

Digitized by Google

La Pastoure

C'était un pré riche et superbe
Où la rosée étincelait
Et qu'arrosait, perdu sous l'herbe,
De son murmure un ruisselet.

Là venait une fille accorte,
Mais malingre, à l'air souffreteux,
Avec ses deux chiens pour escorte
Chassant les moutons devant eux.

Un matin, la pauvre affamée
Me dit : « Je suis sans feu ni lieu.
Un peu de pain! Ta bien-aimée
Te le rendra, plaise au bon Dieu! »

Digitized by Google

Et moi, voyant déjà sur elle
Les ravages des temps mauvais,
Dans les mains de la pastourelle
Je versai le peu que j'avais.

Dès lors s'écoule mainte année,
Si bien que l'herbe aux coups de vent
Bien souvent se pencha fanée
Et se releva bien souvent...

Me voici dans le pré qu'entoure
Le bruit du ruisselet perdu,
Mais je n'y vois plus la pastoure
Et son pain ne m'est pas rendu.

Digitized by Google

Stella

Démon qui fais envie aux anges
Avec ton œil ardent et clair,
Dis-moi combien il est d'oranges
Sur les murs de Castel-en-Mer,

Combien le soleil d'or épanche
De rayons sur les mariniers,
Combien dans Ischia la blanche
Il est de fleurs aux citronniers;

Dis-moi combien l'onde mourante
Où vont se baigner les zéphyrs
Sur le rivage de Sorrente
Peut jeter d'humides soupirs;

Digitized by Google

Combien il s'allume de cierges
Là-haut dans les nuits de gala,
Combien de bonheurs ont les vierges
Du Paradis, ô ma Stella!...

Et moi qui te cherche sans trèves,
Moi qui mourrais sans tes yeux noirs,
Je te dirai combien de rêves
Mon cœur te donne tous les soirs.

Digitized by Google

Le Mendiant

Je m'éveille avant toute chose,
Avant les bruns pêcheurs, avant
Que Naple ouvre son drapeau rose
Qu'elle arbore au soleil levant...

Dès lors je pars et suis ma route;
La chèvre ne gravirait pas,
Pour gagner le peu que je broute,
Les rochers où rampent mes pas.

Sur le pavé brûlant des villes,
La main tendue aux inconnus,
De l'aube au soir je fais vingt milles,
Toujours à pied, toujours pieds nus,

Digitized by Google

Dominant les bruits, les vacarmes
Avec mes cris, avec mes pleurs,
Invoquant la Vierge des Carmes
Et la madone aux Sept Douleurs,

D'oraisons et de litanies
Coupant mes sanglots douloureux,
Chassé, couvert d'ignominies,
Roué de coups par les heureux;

L'œil au guet épiant ma proie,
Fermant les yeux, traînant le pié,
Me mutilant pour qu'on me croie
Difforme, aveugle, estropié;

Pour vivre au soleil qui m'éclaire
Et rester libre en mon néant,
Je fais un métier de galère...
Et vous m'appelez fainéant!

Digitized by Google

Luiselle

J'ai mes cheveux bruns pour tout bien,
Disait hier la Luiselle,
Mais, fière dame ou demoiselle,
Ces cheveux, tu les voudrais bien...

Car à mes pieds si je les traîne,
Noirs, épais, ruisselants et lourds,
Comme un long manteau de velours,
Chacun dira : « Voici la reine! »

Je garde là tout mon trésor
(Peu de grands en ont qui le vaille),
Mon ruban, mon peigne en écaille,
Et mon épingle, un stylet d'or.

Digitized by Google

Le ruban vient de la madone ;
S'il me reste jamais au front,
Les jours que je vivrai seront
Bénis par le Dieu qui pardonne.

Le peigne d'écaille et d'or fin
Me vient de ma mère, une sainte;
Sous cet abri je vis sans crainte:
Je n'aurai jamais froid ni faim.

Pour mon stylet, prenez-y garde!
Le pêcheur qui me l'a donné
Est grand, musculeux, basané...
S'il me trahit, je le poignarde!

Digitized by Google

Les Deux Sœurs

(CHANSON POPULAIRE)

En levant les yeux, je vis une étoile,
Quand je les baissai, j'en ai bien vu deux :
Deux filles, deux sœurs que la nuit sans voile
Au bord de la mer fit tomber des cieux.

L'une était si blonde et l'autre si brune,
Qu'entre l'une et l'autre hésitait mon cœur...
Oh! que saint Janvier m'en donne au moins une,
Rien qu'une pour femme... ou pour belle-sœur.

Digitized by Google

La Capouane

(CHANSON POPULAIRE)

HIER mon cœur tomba de ma fenêtre.
La brune enfant passait par là peut-être...

Mon pauvre cœur, où s'est-il envolé?
La brune enfant qui passait l'a volé.

Elle a deux cœurs ainsi rien que pour elle,
Et moi, pas un! — Rends-moi mon bien, la belle!

Ou plutôt non, ne me rends pas mon bien :
Garde mon cœur, et donne-moi le tien!

Digitized by Google

La Zingarelle

La voyez-vous à Chiatamone,
Main tendue et genoux pliés,
Assise, à demander l'aumône
En jetant des mots singuliers,

La voyez-vous, la zingarelle,
Reine en exil, mais fière encor,
Drapant sa beauté haute et frêle
En des haillons de pourpre et d'or.

Sept ans passés, la bohémienne
Me dit, m'arrêtant en chemin :
« Enfant, mets ta main dans la mienne »,
Et je mis ma main dans sa main.

Digitized by Google

Alors la fille de Bohême,
Découvrant le signe amoureux :
« Cherche bien la beauté qui t'aime,
Dit-elle, et tu seras heureux. »

J'allai donc, et de scène en scène,
Des prés verts au sable marin,
Des palais rangés sur la Seine
Aux châteaux penchés sur le Rhin.

Par les grands chemins de la plaine,
Sur la montagne au blanc sommet,
Longtemps je courus hors d'haleine
Cherchant la beauté qui m'aimait...

Las ! mon cœur ne l'a point trouvée,
Mais il fut heureux ici-bas
Tant qu'il l'a cherchée et rêvée...
La zingara ne mentait pas.

Digitized by Google

La Marinarelle

SOURIANT, tranquille et hautaine,
Même aux regards des inconnus,
Elle revient de la fontaine
Au pas royal de ses pieds nus.

Sa main tient la cruche remplie
Qui pose sur un front charmant,
Son bras qui suit la main se plie
Et s'arrondit suavement...

Les jeunes gens de la marine
En soupirant disent aux vieux
Que le cœur bat dans sa poitrine
Plus fier qu'il ne brille en ses yeux.

Digitized by Google

Devant cette beauté sans ride,
Le pêcheur qui livre à midi
Sa tête au feu d'un ciel torride
Chancelle et recule étourdi.

Passe un gueux à peau rude et noire,
Aux os frileux et découverts,
Qui vers l'eau rampe et n'y peut boire
Courbé sous sa charge d'hivers...

« Fou ! dit la plèbe malfaisante,
Pour boire ici tu viens trop tard !... »
La vierge s'incline et présente
Sa cruche aux lèvres du vieillard...

Et moi, je pense à la fontaine
Où, suppliant d'abord en vain,
Auprès de la Samaritaine
S'assit le mendiant divin.

Digitized by Google

Pulcinella

Sur le port populeux qui semble
Presser l'eau dans son bras courbé,
Deux rhéteurs péroraient ensemble,
L'un bateleur et l'autre abbé.

Or l'abbé, des plus catholiques,
Parlait en patois saugrenu
De ces chaudières diaboliques
Où cuit Satan, le dieu cornu.

Le bateleur, en sentinelle
Devant un châssis tout rugueux,
Allait montrer Polichinelle,
Bouffon du peuple et roi des gueux.

Digitized by Google

Voyant le fantoche apparaître,
Le public, toujours enfantin,
Désertant le tréteau du prêtre,
Courut à celui du pantin.

Aussi, pour ramener au prône
Ceux qui fuyaient, le saint hurla,
Brandissant un crucifix jaune :
« Voici le vrai Pulcinella ! »

Bien dit, l'abbé ! — Le dieu de verre,
D'argile ou d'or en qui tu crois,
N'est point le martyr du Calvaire,
Ton crucifix n'est point la croix.

Ton mannequin docte en sornettes
Nasille et gambade, — ainsi font
Les petites marionnettes
Trois demi-tours et puis s'en vont.

Prends donc ta voix entrecoupée,
Lève tes bras, tombe à genoux,
Agite à grand bruit ta poupée. .
Bravo, bravo, l'abbé ! — Mais nous,

Digitized by Google

Pour que le monde nous comprenne,
Brisons ce hochet rebuté,
Et chargeons-nous du poids que traîne
La douloureuse humanité.

Digitized by Google

Dona Virginia

RÉCIT D'IMPROVISATEUR

SALUT, pêcheurs ! Salut, marinarelles !
Autour de moi qu'on s'étende au soleil !
Laissez, enfants, l'amour et le sommeil,
Et vous, petits, les jeux et les querelles !
Tant qu'il fait jour de Sorrente à Baïa,
Je veux chanter dona Virginia.

Virginia, la vierge à peine éclose,
Avait des yeux valant un million,
Un frais sourire où le blanc papillon
Se fût posé comme au sein d'une rose ;
Les soirs d'été, pour écouter sa voix,
Le rossignol eût fait silence au bois.

Digitized by Google

Régnait pour lors un empereur féroce,
Vil, débauché, fourbe, impie et larron ;
Pour sa peau noire on l'appelait Néron ;
Pour son poil roux, Frédéric Barbarosse.
Le bruit courait qu'il avait dans ses biens
Trente châteaux faits d'ossements chrétiens.

Chez ce tyran d'une atroce infamie
Vint à passer le baron Godefroi
Tout vêtu d'or, sur un blanc palefroi ;
Il revenait de Mésopotamie ;
Les fers aux pieds cheminaient à ses flancs
Deux rois de Thrace et tous leurs chambellans.

Il vit la belle et l'aima. — L'aima-t-elle ?
Je ne sais trop, mais je sais que souvent
Ils s'en allaient sur le sable mouvant
Ou dans les prés danser la tarentelle,
Et leurs beaux yeux bien luisants et bien clairs
Faisaient assaut de rayons et d'éclairs.

Mais à quoi bon dans un tournoi profane
Croiser des yeux si brûlants et si doux ?
Virginia ne voulait point d'époux,

Digitized by Google

Car sa patronne était sainte Diane;
Elle avait même à Diane fait vœu
D'être fidèle à Jésus notre Dieu.

La vierge un soir aux pieds de la madone
Disait tout bas, tenant ses yeux baissés :
« Priez pour moi l'enfant que vous bercez !
Que son amour me sauve et me pardonne ! »
Et Gabriel, tant que l'enfant pria,
Chanta dans l'air un *Ave Maria*.

Passa Néron et sa troupe guerrière,
Sbires, bravi, gendarmes et bourreaux,
Puis derrière eux Godefroi le héros.
Hélas, Néron vit la belle en prière !...
Et vite un sbire, en sa lâche fureur,
La traîna pâle aux pieds de l'empereur.

Mais Godefroi prit son lourd cimeterre
Qui, déjà fait aux combats hasardeux,
Du premier coup fendit le sbire en deux
Et de trois pieds s'enfonça dans la terre,
Car c'est ainsi que frappait sans effroi
Et sans effort le baron Godefroi.

Digitized by Google

Ce fut en vain. Contre un César de Rome
On ne peut rien, quand seul on se défend.
Vingt bras nerveux tenaient la pauvre enfant
Et vingt poignards menaçaient le pauvre homme
Qu'eussiez-vous fait en ce double péril ?
Pour la sauver, elle au moins, que fit-il ?

Le fier baron prend en main sa flamberge,
Vers les brigands se tourne furibond,
Fondant sur eux, les atteint d'un seul bond
Et frappe au cœur...
Qui ? — Néron ?
— Non, la vierge !

Gloire à Jésus et gloire à Gabriel !
Ainsi l'amour sauve et pardonne au ciel.

A ce spectacle aussitôt, comme une onde,
Bondit le peuple avec des cris d'horreur ;
Dans le tumulte on pendit l'empereur,
On adora Virginia la blonde...
Libre dès lors et sainte, au lieu de roi
Rome eut un pape, et ce fut Godefroi.

Digitized by Google

Adieu, pêcheurs, adieu, marinarelles,
Allez, enfants! Reprenez jusqu'au jour,
Vous, jeunes gens, les filets et l'amour,
Et vous, petits, les jeux et les querelles...
La nuit descend du Vésuve à Baïa
Et j'ai chanté dona Virginia.

Digitized by Google

Digitized by Google

AUX UNES ET AUX AUTRES

Digitized by Google

Digitized by Google

AUX UNES ET AUX AUTRES

A une Cousine

Tête à tête, après dîner,
Ma cousine, à la bonne heure !
C'est charmant de cousiner,
Quand la cousine est mineure.

Un cousin, c'est sans danger,
On l'agace, on le houspille,
On aime en lui l'étranger
Et l'enfant de la famille.

Digitized by Google

Avec lui (c'est singulier)
Sans rougir on est heureuse,
L'amour devient familier,
L'amitié presque amoureuse.

Le baiser que méchamment
On refuse... en laissant faire,
N'est pas celui d'un amant,
Mais non plus celui d'un frère.

En riant, sans peur du feu
On joue avec la fumée,
Et cousine est un milieu
Entre sœur et bien-aimée.

Digitized by Google

A une Enfant

Brune enfant aux yeux bleus, vous m'avez dit un soir :
« Combien j'aime la fleur qui naît à ma croisée,
Balance au vent léger son léger encensoir
Et présente au soleil sa coupe de rosée ! »

Vous m'avez dit aussi, brune enfant aux yeux bleus :
« Combien j'aime l'oiseau que tout autre effarouche,
Mais qui vient chaque jour, confiant et frileux,
Se chauffant dans mon sein, béqueter sur ma bouche ! »

Brune enfant aux yeux bleus, vous m'avez dit enfin,
En regardant les cieux : « Combien j'aime la nue
Qui, traversant la nuit comme un blanc séraphin,
Par delà l'horizon suit sa route inconnue ! »

Digitized by Google

Ainsi vous me parliez, mais que vous aviez tort !
(Je vous le dis tout bas de peur qu'on ne m'en blâme)
Ce n'est point tout cela que vous aimez si fort,
Mais vous aimez l'amour qui s'éveille en votre âme..

C'est lui qui vous paraît si charmant et si beau,
Lui que vous arrosez dans la fleur odorante,
Lui que vous caressez en caressant l'oiseau,
Et lui que vous suivez où va la nue errante.

Digitized by Google

A une Fiancée

PRENEZ-LE donc, chère inconnue,
L'ancien ami que j'aimais bien,
Et recevez la bienvenue
A son foyer qui fut le mien;

Il le faut, je vous l'abandonne,
Je l'attache à votre anneau d'or,
Mais sachez quel bien je vous donne
Avant de vous connaître encor.

Je vous livre une conscience
Rigide, et que rien n'engourdit,
L'arbre divin de la science
N'a pour elle aucun fruit maudit;

Digitized by Google

Un esprit fier qui suit sa ligne
Sans jamais dire : « Ma vertu ! »
Un cœur que la bassesse indigne
Et qui pour vous seule a battu ;

Je vous livre, et vous les envie,
Tous les jours gais, frais et sereins
Que sa vie offrait à ma vie,
Et ma moitié de ses chagrins.

Car nul ne dispute à l'épouse
Celui qu'elle nous enleva ;
Quand elle entre, aimante et jalouse,
L'ancien camarade s'en va.

Le nœud serré qui nous assemble
Va donc se rompre sous vos doigts...
Adieu ! — Soyez heureux ensemble
Comme nous l'étions autrefois !

Digitized by Google

A une Mère

Tu dis, en ta douleur étrange :
« Le ciel aurait dû bien plutôt
Ne pas nous donner ce pauvre ange
Que de nous l'enlever si tôt. »

Ne dis pas cela, pauvre mère !
Si l'enfant n'était pas venu,
Ta peine eût été moins amère,
Mais ton cœur bien plus vide et nu.

Sans tes félicités ravies
Aurais-tu senti doucement
Dans ton sein palpiter deux vies,
Deux cœurs d'un même battement ?

Digitized by Google

Aurais-tu vu, sans la chère ombre
Que berce le saule-pleureur,
Tes neuf mois de tourments sans nombre,
Tes nuits d'angoisse et de terreur,

Et ce dernier jour de martyre,
Le plus terrible et le plus beau,
Se dissiper dans un sourire
Et s'oublier sur un berceau.

Doux comme Jésus dans sa crèche,
Et si joyeux, si caressant...
Aurais-tu senti sa main fraîche
Ouvrir ta robe en s'y glissant ? ..

Aurais-tu connu sa tendresse ?
Et quand tous criaient devant toi :
« Le bel enfant ! » — dans ton ivresse
Aurais-tu dit : « Il est à moi ! »

Hélas ! voilà pourquoi tu pleures.
Il est amer, le souvenir
De ces beaux jours aux courtes heures
Qui ne doivent pas revenir.

Digitized by Google

Ne dis pas cela, pauvre femme !
Si le passé n'y remuait,
Nous n'aurions au fond de notre âme
Qu'un tombeau désert et muet.

Le Souvenir a les mains pleines
De fleurs et les yeux de rayons :
Il est, dans nos maux et nos peines,
Le seul ami que nous ayons ;

Toujours assis à notre porte
Et gardant nos biens les plus doux,
Aussitôt il nous les apporte
Quand nous l'appelons près de nous ;

Il replace en nos mains avides
Tous nos bonheurs, tous nos trésors,
Il repeuple nos maisons vides,
Il ranime en nos seins les morts ;

Il construit avec les prophètes
Ce beau ciel où tout à la fois
Nous retrouvons nos jeux, nos fêtes
Et nos bien-aimés d'autrefois ;

Digitized by Google

Où tout entier, moins la souffrance,
Le passé renaît avenir...
Tu le vois, même l'espérance
N'est qu'un rêve du souvenir.

Digitized by Google

A une Vieille Fille

Voici que le printemps vous fuit, pauvre âme en pleurs,
Avant d'entrelacer pour vous ses blanches fleurs
En couronne de fiancée;
Vous voyez dans les bois s'éloigner deux à deux
Vos anciens compagnons de jeunesse, et loin d'eux
Vous restez seule et délaissée.

Votre âme se déchire et saigne en regardant
Ces femmes dont la vie est un amour ardent :
Amante, épouse, mère, aïeule.
Toutes ont leur enfant ou du moins leur foyer,
Un cœur à soutenir, un cœur où s'appuyer...
Vous restez seule, toujours seule!...

Digitized by Google

Vous regrettez l'amour qui, fait de mille amours,
Parfume, ombrage, abrite et couronne nos jours,
Nous adoucit la dernière heure,
Nous prolonge la vie au delà du trépas
Dans un ciel tutélaire où nous ne mourons pas,
Dans une âme en deuil qui nous pleure...

Vous restez seule, hélas! toujours seule,—et pourtant
J'entrevois un bonheur là-bas qui vous attend
Dans l'avenir où Dieu vous mène.
Il est pour tout le monde un asile, un foyer,
Un cœur à soutenir, un cœur où s'appuyer
Dans la grande famille humaine,

Là, votre amour vous fait une maternité.
La mansarde frileuse où va la charité
Tendre ses mains à la misère,
Voilà votre maison; les petits malheureux
Riant au front béni que vous penchez sur eux,
Voilà vos enfants, douce mère!

Chacun, pour y puiser la vie et la vigueur,
Comme au sein maternel s'attache à votre cœur
Et vient baiser vos mains fidèles;

Digitized by Google

Chacun s'épanouît et chante auprès de vous;
Ils vous font un printemps plus joyeux et plus doux
Que le printemps des hirondelles.

Plus tard, ils veilleront sur vos jours adorés.
Enfin, dans votre paix quand vous reposerez,
Toutes ces âmes désolées
Vous feront, à genoux devant votre tombeau,
Un groupe douloureux plus pieux et plus beau
Que les marbres des mausolées.

Digitized by Google

A une Châtelaine

Au coucher du soleil nous étions aujourd'hui
Entrés sans le savoir sur les terres d'autrui,
Et là, sans déranger la vieille châtelaine,
Groupés sur le gazon, nous regardions la plaine,
Les ondulations de son manteau changeant
Que le Rhône ceignait d'une écharpe d'argent;
Le Jura profilant au loin ses lignes pures,
Qui déchiraient le ciel avec leurs découpures,
Ailleurs des rocs ardents et des sommets cachés,
Fantasques escadrons de pics empanachés;
Tout au fond la vallée étincelante et sombre,
Où le jour et la nuit luttaient de pourpre et d'ombre

Digitized by Google

Tout en haut le Mont-Blanc, rose et joyeux d'abord
Comme un enfant, puis vert, livide comme un mort.

Nous admirions, heureux, tranquilles, sans tapage,
Quand tout à coup survint une espèce de page;
Il était seul. Sa dame, à l'abri d'un massif,
De loin braquait sur nous un regard expulsif.
Le rustre nous somma dans un langage obscène
De partir. Il fallut évacuer la scène,
Laissant à leur duo la duègne et son valet.

Et maintenant, madame, à nous deux, s'il vous plaît!

J'ai le plus grand respect pour tout propriétaire.
Vous avez dès blés noirs et des pommes de terre:
Nous n'y toucherons point. Vous possédez, hélas!
Beaucoup de ceps de vigne avec leurs échalas,
Et dont le pittoresque alignement nous frappe,
Nous n'y piquerons pas la plus méchante grappe.
Gardez tout! — Vous avez des fruits par ci, par là,
Sauvez-les; vous avez de l'herbe, mangez-la!
Si quelque pauvre gueux, soupant de contrebande,
Ose attaquer de nuit vos pommiers, qu'on l'y pende!
Nous vous le permettons. Tous ces biens sont à vous

Digitized by Google

Mais il est d'autres biens qui sont communs à tous :
Ceux que ne peut détruire un appétit vorace
Et que le regard seul, inoffensif, embrasse;
Le frisson du vieux saule incliné sur les eaux
Et d'où sortent parfois des fanfares d'oiseaux,
La fraîcheur des buissons dont j'épargne les mûres,
Les ombres, les parfums, les rayons, les murmures,
Les bruits confus du soir, chuchotements discrets
De la terre et du ciel échangeant leurs secrets,
Le monde et sa beauté, la nature et son âme,
La nature appartient à qui la sent, Madame.

Or, tu ne la sens pas! — C'est toi que sans merci
Les passants révoltés devraient chasser d'ici!

Digitized by Google

A l'Italie

CHŒUR DE FINANCIERS

(1866)

Italie, Italie! au temps où tu souffrais
Nous voulions soulager tes douleurs à nos frais
Ou te construire un mausolée;
Nous dépensions pour toi notre argent sans remords
Lorsque tu fléchissais parmi tes enfants morts,
Niobé, mère désolée!...

Nous nous disions : Elle a pour nous, ses petits-fils,
Triomphé par l'épée et par le crucifix,
Deux fois abattue et mourante,
Elle a repris deux fois le même essor au ciel...
Elle nous a donné Virgile et Raphaël :
Il faut acheter de sa rente.

Digitized by Google

Elle nous épargna les pleurs qu'elle a versés,
Elle nous a nourris de son lait et bercés
De sa voix sonore et puissante;
Elle nous a montré les plus fières vertus...
Nous paîrons notre dette au pays de Brutus :
Prenons-lui du Cinq à 60!!!

Et Dante Alighieri, le grand Italien,
Frémira dans sa tombe et nous dira : C'est bien!
Et l'Arno, l'Adige et le Tibre
Nous salûront d'un flot superbe et mugissant...
Il nous en reviendra le 8 1/4 pour 100,
Et notre aïeule sera libre!

Voilà ce que disait un jour notre vertu...
Mais, hélas! Italie ingrate, que fais-tu ?
Quel noir démon te tyrannise ?
Rien ne peut t'arrêter dans tes rébellions...
Il ne te suffit pas d'avoir nos millions,
Il te faut encore Venise!

Quoi! malgré nos conseils tu prétends la sauver?
Pour elle, malgré nous, tu vas te soulever
Contre l'Autriche qui l'opprime?

Digitized by Google

Enfin, pour te donner ce farouche plaisir,
Tu prends le seul moment où tu peux réussir...
Ne sens-tu pas que c'est un crime?

Ne vois-tu pas, ô peuple impur qui t'endurcis,
Que tes fonds sont déjà tombés à 36,
Que pour tes caprices frivoles
Tous les hommes de cœur, tes généreux amis,
Qui te prêtaient au 8 1/4 sont compromis?...
Ne vois-tu pas que tu les voles?

O pauvre sens moral, il est mort sans retour!
Venise avait le temps, elle aurait eu son jour,
Il lui reste encore des larmes. —
Mais que nous reste-t-il de notre argent perdu?
Pourquoi n'attendre pas que nous ayons vendu,
Marâtre, pour crier : Aux armes!

C'est pourquoi maintenant ton prestige a péri!
Lucrèce, Horace, Ovide, Arioste, Alfieri
Ne sont plus que des poétastres,
Et ton roi galant homme « un pauvre, pauvre roi ».
Que l'Autriche t'écrase en s'écroulant sur toi,
Misérable, ou rends-nous nos piastres!

Digitized by Google

Au général Dufour

Les guerriers ne sont plus les héros d'ici-bas.
Ils ne seront jamais chantés par nos Homères,
Ceux qui, dans la poussière et le feu des combats,
Vont remplir les maisons de tristesses amères.

Mais celui qui renonce aux palmes éphémères
Pour épargner le deuil est grand. Il n'entend pas,
Dans les cris de triomphe élevés sur ses pas,
Les râles des mourants ni les sanglots des mères.

Malheur à qui, frappant sans pitié ni remords,
Des vivants balayés fait des monceaux de morts
Et veut pour son pays l'écrasement d'un autre.

Dans l'ombre on le verra bientôt s'ensevelir,
Et le lugubre éclat de son nom doit pâlir
Devant la glorieuse humilité du vôtre.

Digitized by Google

A Balzac

Triste maître d'un domaine
Plein de morts et de débris,
Si c'est bien la farce humaine
Qui se joue en tes écrits;

Si là bas ce bleu rivage
Où l'œil aime à se poser
N'est de près qu'un roc sauvage
Où le front va se briser;

Si la foi n'est qu'un vain songe
De la peur ou du péché,
Si l'espoir est un mensonge,
Si l'amour est un marché,

Digitized by Google

Et le monde un noir abîme
Où chacun doit s'engloutir,
Meurtrier, sinon victime,
Apostat, sinon martyr;

Si ton livre est la nature,
L'inflexible vérité, —
Il retient dans la droiture
Notre cœur désenchanté.

Soleil morne qui te lèves
Sur l'hiver et sa pâleur,
Verse à flots sur nos vains rêves
Ta lumière sans chaleur!

Montre-nous le monde et laisse
Qu'à tes pieds nous le voyions
Tel qu'il est dans sa vieillesse,
Grelottant sous tes rayons!

O poëte, aux âmes fortes
Montre bien le mal du temps!
Fais-leur voir en feuilles mortes
Les promesses du printemps!

Digitized by Google

Désenchante et désenivre
La jeunesse autour de toi!
Qu'en lisant ton mauvais livre
Le dégoût, sinon la foi

De l'amour nous désespère
Et nous rende au coin du feu,
Où ma mère outre mon père
N'a jamais aimé que Dieu.

Digitized by Google

A George Sand

MAUDIT Balzac, censeur morose!
Au souffle accablant de ta prose,
Loin de monter, le flot descend...
Parle à cette âme qui repose,
O mon poëte, ô George Sand!

Viens l'enchanter avec tes charmes,
Viens la soumettre avec tes armes,
Viens la réchauffer à ton feu,
Viens la retremper dans tes larmes,
Viens la convertir à ton Dieu!

Digitized by Google

Viens à nous du ciel où tu brilles
Avec tes belles jeunes filles
Et tes amants doux à nommer,
Tendres, héroïques familles
Qui vivent et meurent d'aimer,

Fleurs pâles où l'amour butine,
Lys pur, sensitive, églantine,
Myosotis penché sur l'eau,
L'Indiana, la Valentine,
Ta Lelia, ma Consuelo...

Elles savent qu'à ceux qu'il aime
L'amour n'a pour tout diadème
Que des épines à donner...
Et, se courbant sous l'anathème,
Elles se laissent couronner;

Elles savent, les pécheresses,
Que le monde hait leurs ivresses,
Qu'elles s'immolent pour souffrir...
Et pourtant, folles de tendresses,
Elles aiment jusqu'à mourir!...

Digitized by Google

Viens, mon poëte, et donne à celle
Dont le cœur hésite et chancelle
La foi dont tu t'es inspiré,
Ton amour qui la rendra belle
Et tes larmes que j'essuierai.

Digitized by Google

A Hamlet

NON, être ou n'être pas n'est point là la question,
Hamlet! Quand sommes-nous? où l'existence est-elle!
Comment arrêter l'homme en sa course immortelle?
De son étoile errante où fixer le rayon?
Dans quel éclair du temps et sur quel point du monde
Suspendons-nous jamais nos pas irrésolus?
L'homme est, nous as-tu dit,—mais passe une seconde,
Et ce qu'il parut être, il ne l'est déjà plus.
Fruit mobile et changeant d'une union féconde,
D'un hymen éternel entre la terre et lui,
Il reçoit de partout, pendant sa vie entière,
Et disperse partout au hasard sa matière;
Il se transforme, hier enfant, homme aujourd'hui,
Vieillard demain, bientôt cadavre, enfin poussière...
En lui, mobile aussi, l'âme est pareille au corps :
Elle espère ou maudit, doute ou croit, chante ou pleure,
Flottant d'amour en haine et d'ivresse en remords.

Digitized by Google

Ainsi le pèlerin qui jamais ne demeure
Et qui n'est jamais rien, puisqu'il change à toute heure,
Tombe enfin dans la fosse où nous couchons nos morts.

La mort! Est-ce pour l'homme une halte, une trève?
Est-il ou n'est-il point au delà du trépas?
« Il dort, nous as-tu dit, il dort,... peut-être il rêve... »
Et moi je te réponds, Hamlet, il ne dort pas!
Il marche, il marche encore à son œuvre éternelle.
La tombe est un berceau d'où l'âme, ouvrant son aile,
S'envole en palpitant dans l'air qui la ravit.
Ne dis pas du cadavre : « Il n'est plus ! » car il vit.
Ne dis pas du néant : « C'est la fin de tout être... »
Car le néant n'est pas et rien ne doit finir.
Dans tout grain de poussière est une vie à naître,
Et le passé détruit redevient avenir.
Il n'est jamais de halte, il n'est jamais de trève :
Le flot, en s'y brisant, ne meurt pas sur la grève,
Mais dans la haute mer il retourne écumant,
Y forme un autre flot que l'orage soulève,
Et toujours ballotté, roule éternellement.

Digitized by Google

LES MORTS

Digitized by Google

Digitized by Google

LES MORTS

Le Père

Quand je revins de mon voyage
Et quand je revis ma maison,
Elle était comme d'un nuage
Enveloppée à l'horizon.

J'approchai, craignant quelque chose,
Et le premier qui me parla,
En me montrant la maison close,
Me dit : « Ton père n'est plus là !

Digitized by Google

« Ils l'ont couché dans une bière,
Ils l'ont drapé dans un linceul,
Ils l'ont conduit au cimetière
Dans la fosse où l'on attend seul. »

J'allai donc, morne et solitaire,
Chercher mon père au champ sacré.
C'était un calme et frais parterre
Où jamais je n'étais entré.

Je vis des cyprès et des saules,
Un terrain plantureux et gras,
Des chênes voûtant leurs épaules,
Des sapins tendant leurs vingt bras,

Des fleurs cachant les catacombes,
Un nid dans un mur crevassé,
Des oiseaux chantant sur les tombes
Les récits du printemps passé;

Un vaste jardin qui prospère,
Un beau soleil à son déclin...
Mais je n'y trouvai pas mon père
Et je rentrai, plus orphelin.

Digitized by Google

Je revis la maison déserte,
Les chambres aux plafonds noircis;
J'y retrouvai sa chaise verte,
Sa place à table où je m'assis;

Le médaillon, chère mémoire,
Pendant encore à son chevet.
Les livres, les armes, l'armoire,
Le bâton dont il se servait,

L'ombre de cette âme ravie,
La cendre de son dernier feu,
Tout ce qui restait de sa vie...
Et je me dis, bénissant Dieu :

« Ce n'est point là-bas sous la terre
Qu'ils l'ont couché, mais le voici.
Je n'irai plus chercher mon père
Chez les morts, sa tombe est ici. »

Digitized by Google

L'Ami

Adieu donc, mon vieux camarade!
Adieu, dors en paix, si tu dors.
Tes plus chers amis chez les morts
Bientôt vont te suivre en parade;

Mais je n'irai point avec eux.
Là, dans la fosse, ils vont descendre
Un peu de poussière et de cendre
Dans un coffre noir et hideux;

Puis, groupés autour de la tombe,
Le visage pâle et défait,
Ils entendront le bruit que fait
Sur le bois la terre qui tombe...

Digitized by Google

Mais je n'entendrai pas ce bruit.
Plus tard ils iront sur le sable
Planter une croix périssable
Que le vent emporte et détruit,

Et cette croix sera couverte
Par eux de feuillage et de fleurs,
Mais je n'irai pas, tout en pleurs,
Y poser ma couronne verte.

En vain tes amis désolés
Ont couché là ton corps livide ;
Le cimetière est toujours vide,
Jamais les morts n'y sont allés.

Je t'ai fait un meilleur asile
Où seul, sans parade et sans bruit,
Pieusement je t'ai conduit,
Où seul près de toi je m'exile :

C'est mon âme, où tu n'es point mort
Et quand, dans la saison future,
Je la sentirai libre et pure,
Sans peur, sans honte et sans remord,

Digitized by Google

Sans vil souci qui la dégrade,
Mais brave et calme en sa vigueur,
Je dirai, la main sur mon cœur :
« Te voici, mon vieux camarade ! »

Digitized by Google

L'Enfant

Vous m'avez demandé pourquoi
Noël, si gai pour tout le monde,
Noël est si triste pour moi...
Que voulez-vous que je réponde ?

Noël où la froide saison
Devient embaumée, étoilée,
C'est la fête de la maison,
Et ma maison s'est dépeuplée.

Je n'ai plus ma mère — et pourtant
J'avais encore une famille :
Au lieu de ma mère, une enfant...
Ah ! ma pauvre petite fille !...

Digitized by Google

Quand tous les autres m'avaient fui,
Elle du moins m'était restée ;
Elle aurait cinq ans aujourd'hui,
Si Dieu ne me l'eût emportée.

Qu'importe qu'elle soit au ciel ?
On eût pu lui faire en ce monde
Le plus bel arbre de Noël
Pour ombrager sa tête blonde...

Et son cœur eût battu joyeux
Devant toutes ces belles choses...
Et que d'éclairs dans ces doux yeux
Sous les paupières que j'ai closes !

Entre nous deux elle venait
(Que la mémoire est chose amère !)
Et dans ses bras elle prenait
Mon cou, puis celui de sa mère...

Et nous tenant ainsi, parfois
Elle rapprochait nos deux têtes,
Et nous nous embrassions tous trois.,
C'était alors le temps des fêtes !...

Digitized by Google

Reviendra-t-il ? Dieu le défend :
Le tombeau ne rend pas sa proie.
Tu n'es plus là, ma pauvre enfant...
Et l'on vient me parler de joie !...

Ah ! que ce jour soit fortuné
Pour tous les chrétiens, que m'importe ?
Ils disent que Jésus est né,
Mais ma pauvre petite est morte !...

Digitized by Google

Encore l'Enfant

J'ENTENDS dire : Dieu soit loué !
Avril revient, tout va revivre,
Le sapin même a secoué
Son givre,

Et des gazouillements en chœur,
Et des bourdonnements sans nombre
Vont éclater, — mais seul mon cœur
Est sombre.

Car il sait que rien ici-bas
Ne remplit les nids sans colombes,
Que les fleurs ne consolent pas
Les tombes,

Digitized by Google

Que tout sentier mène à la fin
Où l'on a couché ceux qu'on aime,
Que tout y va, le vieux sapin
Lui même.

Aussi, dans les bois palpitants
Bien que tout rie et tout renaisse,
Célébrant ta fête, ô Printemps,
Jeunesse !...

Mon cœur seul est triste. Il connaît,
Quand tout rit, des mères qui pleurent,
Et des enfants, quand tout renaît,
Qui meurent !...

Digitized by Google

Jeanne

Quand elle naquit, ce fut un beau jour,
Sa mère était pâle et belle d'amour,
Souffrante et ravie ..
Ce fut au printemps qu'elle ouvrit ses yeux,
Et le mois de mai, comme un chant joyeux,
Entonna sa vie...

Comme elle avança dans sa floraison !
Comme elle éclairait toute la maison
De sa tête blonde !
Eût-elle eu le monde entier pour berceau,
L'enfant qui tenait dans un nid d'oiseau
Eût rempli le monde.

Digitized by Google

Quelle fête aussi la première fois
Qu'elle dit : « Mon père ! » — et comme sa voix
Nous fut douce et chère !
Son père attendri, qui ne priait pas
Depuis bien longtemps, leva ses deux bras
Et redit : « Mon Père ! »

Puis elle devint la vierge aux yeux bleus
Chastement émue, un lac onduleux
Et pourtant sans rides,
Belle dans sa joie, et plus belle encor
Quand elle tendait ses mains pleines d'or
Aux pauvres mains vides.

Elle avait pour nous des regards de sœur,
Un pieux amour nous venait au cœur
En ouvrant sa porte ;
Fière, elle exaltait les cœurs généreux ;
Bonne, elle a rendu tout le monde heureux...
Et puis elle est morte.

Digitized by Google

Le Léthé

O Mort, sois bienvenue ici-bas, si tu viens
Nous rapporter un peu de nos bonheurs anciens
Dans la félicité céleste,
Et si tu nous conduis dans un monde vivant
Où nous attendent ceux qui sont partis devant,
Où le passé renaisse et reste !

Les printemps éternels auront-ils les parfums
Ou quelque chose au moins de nos printemps défunts ?
Et l'azur où flottent les mondes,
Le beau ciel infini, moins troublé, moins amer,
Ne ressemble-t-il pas cependant à la mer
Qui nous a bercés dans ses ondes ?

Digitized by Google

Veux-tu nous rendre enfin tous nos amours flétris,
Tous nos amis perdus? ne les avais-tu pris,
Cruelle et froide en apparence,
Que pour nous les garder et nous les rajeunir?...
Je te salue, ô Mort, ange du souvenir,
Je t'aime, ange de l'espérance! —

Mais si les morts vont seuls et sont plus durement
Qu'en leur tombe enfermés dans leur isolement;
Mais si ta grande aile étendue,
Pour mieux nous abriter endormis sur ton sein,
S'agite en dispersant, comme un impur essaim,
Nos mémoires, foule éperdue...

Mais s'il faut, pour monter au ciel à notre tour,
Dans ces effusions de lumière et d'amour
Éblouissant l'âme interdite,
Nous plonger palpitants dans un fleuve glacé
Où nous buvions la honte et l'oubli du passé...
Sois maudite, ô Mort, sois maudite!...

Oh! l'oubli! — Que m'importe, au delà du Léthé,
Cette rive étrangère où je n'ai pas été?
La patrie humaine est meilleure...

Digitized by Google

Que m'importent là-haut ces radieux amis
Que je n'ai point connus et qui me sont promis ?
Rendez-moi donc ceux que je pleure !

Qu'ai-je en moi d'immortel si je dois pour toujours
Effacer de mes yeux les reflets des vieux jours,
Comme on lave une tache infâme ?
O Dieu, s'il lui fallait, en secouant sa chair,
Rejeter au néant tout ce qui lui fut cher,
Que resterait-il de mon âme ?

Ceux que j'aime aujourd'hui, que seraient-ils aux cieux ?
Hélas ! indifférents, oubliés, oublieux,
Comme n'ayant pas eu d'aurore,
Sans regret ni désir, sans regard et sans voix,
Sans mémoire qui parle aux choses d'autrefois
Et qui leur dise : Encore, encore !...

Quoi ! retrouvant ma mère au sein de tes élus,
Ma mère, ô Dieu puissant, ne me connaîtrait plus ?
Le passé nous serait chimère,
Et nous n'aurions plus rien de commun entre nous ?
Et je ne pourrais pas, en tombant à genoux,
Lui dire : « Te souviens-tu, mère ? »

Digitized by Google

Et toi qui remplis seule à mes yeux l'univers,
Toi dont le souffle ému passe dans tous mes vers
Sans que jamais ils t'aient nommée,
Toi qui ris doucement dans ma vie, et qui bats
Chastement dans mon cœur, toi qui seule ici-bas
M'as aimé, que j'ai seule aimée...

Quoi ! cet éveil confus de ton esprit songeur,
Ce premier feu du jour qui vient, cette rougeur,
Aube du bonheur qui commence,
Ce trouble enfin plus doux que la paix, ce tourment
Plus heureux que la joie, et cet isolement
Plus peuplé que le monde immense...

Amour que j'aimerai, que j'aime et que j'aimais...
Mon Dieu, s'il faut qu'un jour tout cela pour jamais
Soit oublié, s'efface et meure,
Ah ! plutôt que le ciel et l'oubli, donne aux morts
L'enfer et ses terreurs, — le remords, le remords,
Qui du moins se souvient... et pleure !

Digitized by Google

Digitized by Google

FINAL

Digitized by Google

Digitized by Google

FINAL

On m'a dit bien des fois : « A quoi bon ce volume?
Crois-tu donc que le vent, soucieux de ta plume,
Veuille dans l'air la soutenir ?
De quelques vers écrits dans les jours de liesse,
Attends-tu, pauvre fou, le pain de ta vieillesse,
La gloire de ton avenir ? »

Hélas ! je n'attends rien, mais qu'importe ? Quand même
Je devrais tout entier périr à l'heure extrême,
Sans plus croire au soleil levant,
Quand l'œuvre de mes mains, quand ma tâche avortée,
Et ma vie et mon nom, poussière au vent jetée,
Devraient passer avec le vent;

Digitized by Google

Et qu'il ne dût rester ici-bas de mon âme,
De tout ce qui l'émeut, de tout ce qui l'enflamme
Et de tout ce qui la détruit,
De mon cœur, qui palpite et bondit, car il aime ! —
Et qu'il ne dût rester de tout cela, pas même
Un peu de fumée et de bruit;

Et que la fin de tout fût le silence et l'ombre,
L'Océan sans rivage où l'humanité sombre,
Le néant fatal où Dieu meurt...
Même alors, Poésie, ô ma sainte, ô ma reine,
Je voudrais consacrer à ta beauté sereine
Toute ma vie et tout mon cœur !

Je t'aime pour toi seule, — et jamais tes poëtes,
Quels que soient les lauriers dont ils couvrent leurs têtes,
Quelque bruit qu'on fasse autour d'eux,
N'ont senti plus d'ivresse au plus haut de leur gloire
Que je n'en goûte ici dans ma nuit toute noire,
Seul avec toi, rien que nous deux...

Oh ! chanter, même seul, ignoré, quelle joie !
Chanter comme l'oiseau donnant, sans qu'on le voie,
A chaque nuit un gai concert,

Digitized by Google

Ou comme le prophète entouré de silence,
Ivre de solitude et dont la voix s'élance
Dans l'immensité du désert!...

Ainsi, même inconnus ou rebutés, nous sommes
Les heureux de la terre, — et tandis que les hommes
S'éloignent sans nous écouter,
Nous marchons, si petit que soit notre génie,
Dans un rêve d'amour, de beauté, d'harmonie...
Laissez-nous, laissez-nous chanter!

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

Pages.

PRÉFACE 3

AMOUREUSES. 13

CAMPAGNARDES :

En la saison d'aimer 39
Près de l'eau 41
Le Matin 43
Temps lourd 44
Dimanche 46
Intérieur. 48
Sur la montagne 50
Histoire de deux vieux. 52
Clair de lune 54
La Colombe 57
L'Ami qui me plaît tant 59
L'Arbre de Noël. 62
Le Triomphe 64

Digitized by Google

MUSIQUES :

Le Baiser 69
Chanson de Francesca 71
Complainte. 73
Tarentelle. 75
Autre Tarentelle. 77
Barcarolle 80
Valse. 82
Galop. 84

VOYAGEUSES :

Pourquoi? 89
Parce que 91
A Berlin 94
A Paris 96
A Genève 98
A Naples 100
Au Mont-Cassin. 102
A Gênes 103
Au bord de la mer. 104
Au bord du Rhône. 106
L'Oiseau bleu. 108

PARISIENNES :

Dans le monde 113
A la Madeleine 115

Digitized by Google

L'Incomprise 117
Au Champ de Mars 119
Idylle. 121
Pastel 122
Pierrot 124
Rencontre 126
En tête à tête 128
Dans une église 130
Chez moi 132

ALLEMANDES :

Boutade 137
Autre Boutade 138
Lore-lé 139
Chanson d'un Pauvre 141
Le Château sur la mer 143
L'Hôte 145
Légende 147
Le Prince le plus riche 149
Vie et Mort 151
Le Bourgmestre à cheval 152
Le Sommeil 154
Le Vaste monde. 156
La Tempête 158
Le Cerisier. 161
La Ronde de nuit 164

Digitized by Google

NAPOLITAINES :

Naples 169
Le Soupir 171
Le Lazzarone. 172
La Pastoure 174
Stella. 176
Le Mendiant 178
Luiselle 180
Les Deux Sœurs. 182
La Capouane 183
La Zingarelle 184
La Marinarelle 186
Pulcinella 188
Dona Virginia 191

AUX UNES ET AUX AUTRES :

A une Cousine 199
A une Enfant. 201
A une Fiancée 203
A une Mère 205
A une Vieille Fille. 209
A une Châtelaine 212
A l'Italie 215
Au Général Dufour 218
A Balzac 219

Digitized by Google

A George Sand 222
A Hamlet 225

LES MORTS :

Le Père 229
L'Ami 232
L'Enfant. 235
Encore l'Enfant 238
Jeanne 240
Le Léthé 242

FINAL 249

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FEB 4 1885
NOV 4 1886

SEP 1890

NOV 21 1891

Digitized by Google

Digitized by Google